

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1937

THÈSE

N°

636

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Rémy-Marie-Jean BUQUIN

né le 7 Mai 1910, à la Flèche (Sarthe)

L'Hygiène et la Médecine
à l'Ecole de la Flèche

Du Collège des Jésuites de Henri IV
au Prytanée Militaire

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1937

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1937

THÈSE

No

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Rémy-Marie-Jean BUQUIN

né le 7 Mai 1910, à la Flèche (Sarthe)

L'Hygiène et la Médecine
à l'Ecole de la Flèche

Du Collège des Jésuites de Henri IV
au Prytanée Militaire

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1937

B. — Professeurs

		MM.
Anatomie		ROUVIERE.
Physiologie		Léon BINET
Physique médicale		STROHL.
Chimie médicale		POLONOVSKI.
Bactériologie		Robert DEBRE
Parasitologie et histoire naturelle médicale		BRUMPT.
Pathologie médicale et générale		BAUDOUIN
Pathologie médicale		ABRAMI.
Pathologie chirurgicale		CHEVASSU
Anatomie pathologique		ROUSSY.
Histologie		CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale		TIFFINEAU
Thérapeutique		HARVIER.
Hygiène et médecine préventive		TANON.
Médecine légale		BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		LAIGNEL.
Pathologie expérimentale et comparée		LAVASTINE
Hydrologie thérapeutique et climatologie		FIESSINGER.
		Maur. VILLARET
Clinique médicale		LOEPER.
		CARNOT.
		Marcel LABBE.
		CLERC.
Hygiène et clinique de la première enfance		LEREBOULET
Clinique des maladies des enfants		NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale		H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux		GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses		LEMIERRE
		CUNEO.
Clinique chirurgicale		GOSSET.
		GRÉGOIRE.
		LENORMANT
Clinique ophtalmologique		TERRIEN.
Clinique urologique		MARION.
		BRINDEAU
Clinique d'accouchements		COUVELAIRE
		JEANNIN.
Clinique gynécologique		MOCQUOT
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale		RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique		LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale		Pierre DUVAL
Clinique propédeutique		SERGEANT.
Clinique de la Tuberculose		BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte		MATHIEU.
Clinique cardiologie		LAUBRY.
		HOVELACQUE
Professeurs sans chaire		MULON.
		OLIVIER.
		VERNE.

II. — Agrégés en exercice

MM.		MM.
AMELINE.....	Pathologie chirurgicale.	DE GAUDART
BARIETY	Pathologie médicale.	D'ALLAINES.
BENARD Henri	Pathologie médicale.	DE GENNES...
BERNARD Et... ..	Pathologie médicale.	GAYET
BESANÇON (J.)	Hydrologie.	GIROUD
BOULIN	Pathologie médicale.	HAGUENAU ...
BULLIARD	Histologie.	HALPHEN
CATHALA	Pathologie médicale.	HAZARD
COSTE	Pathologie médicale.	HUGUENIN
FEY	Pathologie médicale.	JOANNON
DEGNON	Physique.	LACOMME
FUNCK	Urologie.	LANTUEJOL..
BRENTANO		LAROCHE Guy.
GASTINEL	Pathologie chirurgicale.	LELONG
GALLIARD	Parasitologie.	
CHEVALLIER ..	Bactériologie.	



LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY (M ^{re} J) ..	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI.	Neurologie et Psychiatrie.
MENEGAUX ..	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET ..	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT	
DUTAILLIS.	Pathologie chirurgicale.

MM.

PIEDELIEVRE .	Médecine légale
PORTES	Obstétrique.
RENARD (L.).	Ophthalmologie.
RICHEL	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale
TROISIER	Pathologie expérimentale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-	
BERT	Physiologie.
GUENIOT.....	Obstétrique.

MM.

LARDENNOIS....	Pathologie chirurgicale.
LEROUX	Anatomie pathologique
NEVEU-	
LEMAIRE ..	Parasitologie.
PHILIBERT ...	Bactériologie.
VAUDESCAL....	Obstétrique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE.	} Clinique médicale	
AUBERTIN		
BRULE		
CHABROL		
CHIRAY		
DONZELOT		
DUVOIR		
LIAN		
PASTEUR-		
VALLERY-RADOT		
SEZARY		

MM.

BASSET	} Clinique chirurgicale	
BROCQ		
CADENAT		
GATELLIER ..		
HEITZ-BOYER .		
MOURE		
QUENU		
SCHWARTZ		
VELTER		
ECALLE	} Clinique obstétricale	
LE LORIER		
LEVY-SOLAL ...		
METZGER		

V. — Chargés de cours

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé..	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PERE

A MA MERE

A MA TANTE

A MA FEMME

AUX MIENS

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR

LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Qui a bien voulu me faire le très
grand honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse.

A MES JUGES

A MES MAÎTRES

DES HÔPITAUX ET DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ANGERS

DES HÔPITAUX ET DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES

L'HYGIÈNE ET LA MÉDECINE A L'ÉCOLE DE LA FLÈCHE

INTRODUCTION

Ancien élève du Prytanée Militaire, et revenu à notre école pour y accomplir notre service militaire en qualité de médecin auxiliaire, conseillé et aidé par M. le Docteur DELAUNAY, nous avons cru intéressant d'étudier le service médical de cet important établissement depuis la fondation jusqu'à nos jours.

Créé en 1603 par HENRI IV. A cette époque le Collège de Jésuites devint successivement Ecole Militaire, Ecole des Pères de la Doctrine, Ecole Militaire depuis NAPOLÉON I^{er} réservée aux fils d'officiers ; cette institution eut toujours de nombreux élèves dont le nombre de pensionnaires alla en s'accroissant jusqu'en 1626 en comptant 299 internes pour 1.200 externes, alors qu'actuellement les proportions sont de 750 internes environ pour une soixantaine d'externes.

On comprend qu'à toutes les époques le service médical de l'Ecole fut l'objet de la plus grande attention de la part des dirigeants. L'âge des élèves nécessite cette attention : sous les jésuites les élèves avaient de 8 à 14 ans, actuellement de 10 à 21 ans, c'est-à-dire à une des périodes de la vie les plus délicates : celui de la « formation », du passage de l'enfant à l'adulte, en pleine adolescence, période si favorable aux épidémies, au développement de la tuberculose ; il en

est de même, dira-t-on, dans tous les lycées, certes, mais quel lycée compte, à part ceux des très grandes villes, une telle population d'internes, de plus aucun lycée n'a un recrutement aussi étendu que le Prytanée. Déjà le Collège des jésuites recevait des élèves venus de toutes les parties de la France et même de l'Europe ; sous Napoléon I^{er}, en 1810, le Prytanée recevait des élèves de tout l'empire, on peut dire de toute l'Europe, puisqu'il y vint de nombreux Croates. Actuellement le Prytanée reçoit des fils d'officiers de toute la France et de toutes les colonies, certains de nos élèves ont vu le jour à Madagascar, au Maroc, au Congo, en Chine, à la Martinique.

Aussi conçoit-on quels sont les dangers d'épidémies que court le Prytanée lorsque tous ces éléments venus de si loin se trouvent rassemblés, et combien grandes doivent être les précautions à prendre. On sera toutefois frappé de la bénignité de ces épidémies dont certaines furent sans doute meurtrières mais dont la plupart, si elles touchèrent un grand nombre de sujets, ne donnèrent aucune mortalité.

Le rôle du service médical dans une telle Ecole est donc considérable, et il semble, comme nous l'exposerons plus loin, qu'il n'a jamais été négligé des administrations successives, même à l'époque du XVII^e siècle, siècle que beaucoup estiment avoir ignoré tout de l'hygiène et de la médecine.

Après un historique de l'école qui nous semble nécessaire pour mieux situer notre sujet, et que nous rendrons aussi bref que possible, nous étudierons successivement l'organisation du service médical et son fonctionnement ; les différents organismes de l'hygiène ; quelques figures de médecins dont cer-

tains se sont distingués puisqu'ils furent membres correspondants de l'Académie de Médecine ou de l'Académie de Chirurgie, et nous terminerons par l'étude de la Pathologie à l'Ecole.

Il nous a été très difficile de nous documenter : Le Prytanée ne possède pas ou ne possède que très peu d'archives : tous les documents laissés par les jésuites, par l'Ecole Royale Militaire et les Oratoriens, ont disparu lors de la Révolution, nous n'avons trouvé que des documents épars depuis 1808 jusqu'à nos jours à la Bibliothèque du Prytanée ; M. BERGY, bibliothécaire, bien que nouvellement arrivé, nous a aimablement aidé dans nos recherches, qu'il en soit remercié ici.

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

De 1603, date de la fondation du Collège Royal dirigé par les jésuites, jusqu'à nos jours, l'Ecole de La Flèche changea souvent de nom, de destination et de dirigeant, selon les idées des maîtres de l'heure, mais il ne cessa de tenir une grande place dans l'enseignement civil ou militaire, ce qui explique que, malgré ses détracteurs et la force de leurs arguments, il ait résisté victorieusement à toutes les attaques dirigées contre lui. Nous allons passer en revue toutes ces transformations.

I. — Collège Royal de la Flèche (1603-1762)

En 1603, sous l'influence de Guillaume FOUQUET, marquis de la Varenne, gouverneur de La Flèche, qui usant de l'amitié du roi, fit tant pour sa ville natale, pressé également par l'évêque D'OSSAT, son ambassadeur à Rome, le roi HENRI IV décida de rappeler en France les jésuites, bannis en 1595. Toutefois, il mit comme condition à ce retour, qu'ils ne devraient s'installer que dans certaines villes par lui désignées et devraient « particulièrement se loger en notre maison de La Flèche, en Anjou, pour y continuer et établir leur collège ».

Les lettres patentes sont de septembre 1603, l'Edit de Fondation, qui était en quelque sorte le règlement de Collège ne fut donné qu'en mai 1607, bien que les jésuites aient commencé à enseigner dès 1604. Le roi leur avait donné le château de La Flèche, construit par sa grand'mère, Françoise d'Alençon, descendante des seigneurs de La Flèche. Il y avait ajouté la somme de 100.000 écus qui servirent à l'achat de terrains et de maisons, à la construction de nouveaux bâtiments, le château s'avérant trop étroit pour loger maîtres et élèves. C'est qu'en effet dès 1604 le nombre des élèves atteignait environ 1.200, dont 200 pensionnaires et dont « 500 sont de la première noblesse, fils de ducs, de marquis, de comtes ». Il n'y eut pas que des nobles et nombreux furent les fils de bourgeois à profiter de l'enseignement gratuit du collège. Cet enseignement comprenait : « la grammaire, les humanités, la rhétorique, la langue latine, grecque et hébraïque, la philosophie logique, morale, physique et métaphysique, les mathématiques, la théologie scholastique, les cas de conscience et la Sainte Ecriture » Edit de fondation !

Certains élèves, fils de gentilshommes ou officiers de la maison du roi, reçurent même un début d'instruction purement militaire.

D'après certaines lettres de jésuites de l'époque, il aurait été dans les intentions du roi d'établir une université à La Flèche avec quatre chaires de médecine et quatre chaires de droit, ainsi qu'un noviciat de jésuites : la mort l'en empêcha...

Comme revenus, le Collège avait une dotation de 20.000 livres prises sur les biens d'abbayes et de prieurés des environs de La Flèche.

La valeur de l'enseignement, la célébrité des maî-

tres et du Collège firent que le nombre des élèves alla en s'accroissant ; en 1626, on note 299 pensionnaires et 1.800 externes. (Lettres annuelles des jésuites.) Ce fut l'époque brillante du Collège. Mais, après tant de gloire, celui-ci devait, comme le veut tout destin, voir pâlir sa renommée. Aux environs de La Flèche s'étaient créés de nombreux collèges qui lui enlevèrent peu à peu nombre de ses élèves : en 1761, il n'avait plus que 300 pensionnaires et 200 externes.

Descartes, Mersenne, le comte Bude de Guébriant, plus tard maréchal de France, le Prince Eugène de Savoie atteignirent tous, à des titres divers, la gloire et illustrèrent le Collège ; parmi les maîtres devinrent célèbres : Fréron, l'ennemi de Voltaire, Gresset, qui composa à la Flèche le *Vert-Vert*, alors qu'il enseignait les humanités.

Le 1^{er} avril 1762, prévoyant la condamnation de leur ordre, poursuivis avec acharnement par le Parlement de Paris qui la prononcera le 6 août 1762, les jésuites quittèrent le Collège de La Flèche, à la grande désolation de leurs élèves et de la ville.

Ce départ aurait pu entraîner la disparition du Collège, trop d'intérêts matériels et moraux étaient en jeu. La municipalité mit tout en œuvre pour empêcher cette disparition, et ce fut la période appelée dans l'histoire de l'Ecole : l'enseignement intérimaire.

II. — Enseignement intérimaire (1762-1764)

Choisis par la municipalité, les nouveaux maîtres, laïcs ou prêtres, continuèrent à peu près l'enseignement des jésuites, ce qui n'empêcha pas la décadence du Collège.

Ce que voyant, les officiers de la Sénéchaussée s'adressèrent au roi pour obtenir un nouvel établissement dans l'ancien Collège. « Un établissement pour préparer la jeune noblesse aux carrières de la magistrature et de l'Eglise et même à la profession des armes. » Le duc de Choiseul, séduit par cette idée, décida d'y créer une Ecole préparatoire à l'Ecole militaire du Champ de Mars.

III. — Ecole Royale Militaire (1764-1776)

Les lettres patentes créant cette école furent signées le 7 avril 1764. L'Ecole devait comprendre 250 gentilshommes, élevés, nourris, soignés et vêtus aux frais de l'ancienne dotation du Collège. Les élèves étaient âgés de 8 à 13 ans; à 14 ans ils étaient dirigés sur l'Ecole militaire du Champ de Mars. En dehors de ces 250 gentilshommes, l'Ecole recevait également des externes, gratuitement. L'enseignement était donné par des prêtres et des laïcs. Il n'y eut aucun événement marquant jusqu'en 1776.

IV. — Collège des Pères de la Doctrine (1776-1793)

En 1776, le comte de Saint-Germain, succédant au duc de Choiseul, décida de disperser les élèves de l'Ecole Royale Militaire de La Flèche dans 11 collèges militaires et de confier cet établissement aux Pères de la Doctrine, pour y élever les jeunes gentilshommes n'ayant pas la vocation des armes et se destinant soit à l'Eglise, soit à la magistrature. Le régime fut peu différent de ce qu'il était auparavant : tout d'abord, il n'y eut que 50 pensionnaires, puis 100, les externes étant toujours fort nombreux.

Bien que l'enseignement des Pères de la Doctrine ne valût pas celui des jésuites, la renommée du Collège fut grande jusqu'à la Révolution.

V. — Période de la Révolution (1793-1808)

Les derniers élèves des Doctrinaires ne partirent qu'au début de 1793 : le Collège fut mis au pillage. Tous les ouvrages de la bibliothèque furent dispersés ou brûlés, les tableaux rappelant le souvenir d'Henri IV et de ses successeurs furent lacérés et détruits. La chapelle devint le local du club et fut la scène d'actes et de propos impies et scandaleux. Le cœur d'Henri IV et celui de Marie de Médicis, qui reposaient dans cette chapelle, furent brûlés sur la place publique, sur l'ordre du Conventionnel Thirion, représentant en mission. Leurs cendres furent recueillies par un homme de bien dont nous retracerons plus loin la figure : Boucher, chirurgien du Collège.

Les bâtiments du Collège furent occupés par les administrateurs du district et de la municipalité. On y établit même un hôpital lors de la guerre de Vendée pour les troupes républicaines, alors décimées par la dysenterie.

Enfin, en 1795, deux anciens Doctrinaires reprirent quelques cours et bientôt le Collège devint école secondaire qui donna de brillants résultats, sans pour cela jamais atteindre la gloire du temps passé.

VI. — Prytanée (1808-1936)

En 1808, Napoléon I^{er}, à la demande de la municipalité, transféra le Prytanée français de Saint-Cyr à La Flèche. Depuis cette date, sous des noms divers

et des régimes intérieurs légèrement différents, l'Ecole est restée ce que Napoléon l'avait créée : une école pour les fils d'officiers qui se préparent aux grandes Ecoles.

En 1808, le Prytanée fut ce qu'est actuellement l'Ecole de Saint-Cyr : une école spéciale militaire, d'où les élèves sortaient directement comme officiers. L'Empereur avait même eu l'intention d'y créer une Ecole d'artillerie.

L'Ecole de Saint-Cyr ayant été rétablie après la chute de Napoléon, le Prytanée devint : Ecole Militaire préparatoire, de 1816 à 1831 ; Collège Militaire, de 1831 à 1848 ; Collège National, de 1848 à 1853 ; Prytanée Impérial Militaire, de 1853 à 1870, et, depuis 1870, Prytanée National Militaire. Malgré tant d'étiquettes l'Ecole a peu changé.

Actuellement, le Prytanée est « un établissement qui a pour objet principal de donner à des fils de militaires des armées de terre, de mer et de l'air, une éducation qui les prépare plus spécialement à la carrière militaire ». Les élèves, fils d'officiers, sont admis chaque année après un concours et préparent les grandes Ecoles militaires : Saint-Cyr, Polytechnique, l'Ecole Navale, l'Ecole de l'Air, l'Ecole du Service de Santé militaire, ou les grandes Ecoles civiles, Normale supérieure, Ecole des Mines, Ecole Centrale, etc., etc...

L'Ecole a pour chef un colonel, entouré d'un état-major et d'un cadre de sous-officiers ; le corps enseignant est formé d'agrégés de l'Université ; cette dualité existe également pour le Service de Santé : le médecin-chef étant un médecin civil qui dépend de la Direction du Service de Santé de la IV^e Région.

CHAPITRE II

SERVICE MEDICAL

1° ORGANISATION

A. — Infirmerie

Dans un manuscrit intitulé : « Les conditions que le Roi veut être mises dans le contrat que Sa Majesté désire faire avec les jésuites pour la fondation du Collège », on trouve le passage suivant :

« ...Et afin de pouvoir subvenir au dit Collège à cause des maladies, Sa Majesté veut qu'il y ait un logis séparé tant pour les Pères que pour les écoliers malades, où il y aura un médecin pour les médicaments sans rien prendre d'eux, auquel sera ordonné 100 écus de gages par an. Il y aura un « apoticaire » qui fournira des drogues aux dépens du dit Collège et aura 50 écus de gages ; un chirurgien qui sera tenu d'avoir deux garçons pour « seigner » tant les Pères que les écoliers, faire leur poil et autres menues nécessités sans rien prendre... Il y aura aussi de vieilles femmes pour garder les malades. »

Dès 1604, l'organisation du Service médical de l'Ecole est établie, et de façon aussi complète que possible : il n'y a rien à ajouter ni à retrancher aux décisions du bon roi Henri.

Les jésuites ne s'en tinrent pas à la lettre du désir royal : nous avons pu retrouver l'emplacement, non d'une, mais bien de quatre infirmeries, distinctes les unes des autres.

La première, celle des Pères, composée de chambres semblables à des cellules, occupait l'aile Est de la cour d'honneur, bâtiment qui actuellement abrite les bureaux de l'administration.

La seconde infirmerie, celle des domestiques, occupait un bâtiment actuellement disparu, bâtiment qui se trouvait dans la basse cour des Pères, actuellement cour Charretière.

La troisième, qui retiendra plus longtemps notre attention, était l'infirmerie ordinaire, située au deuxième étage d'un bâtiment neuf construit par les jésuites, sa façade Sud donnait sur la cour des élèves actuellement cour d'Alger, la façade Nord sur le parc des élèves.

C'était une vaste pièce d'environ 25 mètres de long sur 12 de large. Le plafond est voûté et n'est pas soutenu par des colonnes de bois, qui sont la caractéristique des pièces construites à cette époque. La lumière était largement distribuée par dix fenêtres. Cette pièce est présentement transformée en dortoir. Il est très vraisemblable que cette infirmerie n'était pas compartimentée en cellules comme les dortoirs de l'époque, mais qu'elle possédait, comme les hôpitaux d'alors, des lits à rideaux formant ainsi des cellules. La disposition des lits devait être ce qu'elle est aujourd'hui, deux rangées de chaque côté de la pièce avec possibilité d'établir une troisième rangée dans l'allée centrale.

A l'extrémité Ouest de cette infirmerie se trouvait

un grand carré divisé en quatre pièces : l'une était l'apothicairerie, une autre la chambre du frère apothicaire qui, non seulement se livrait aux soins de sa charge, mais assurait également la surveillance des malades. Les deux dernières pièces étaient la cuisine et le réfectoire par lequel on accédait aux cabinets d'aisance. La disposition de toutes ces annexes a peu changé : elles sont occupées par des chambres de sous-officiers et des latrines de nuit. Cette infirmerie, si elle ne se trouvait pas dans un logis séparé, était cependant isolée, aucune autre pièce ne donnant dans ses locaux, si ce n'est un vaste dortoir qui communiquait avec la cuisine et qui servait, dans certains cas, d'infirmerie auxiliaire.

Enfin, il existait une quatrième infirmerie « pour les maladies qui peuvent se communiquer ». Devenue, elle aussi, dortoir, elle occupait une pièce se trouvant au-dessus de la boulangerie du Collège, dans un bâtiment éloigné de ceux habités par les élèves. Située au premier étage, on y accédait par un escalier existant encore, escalier prenant dans la cour de la crédence. Grande pièce carrée, au plafond soutenu par des colonnes en bois, elle était éclairée par quatre fenêtres. Elle réalisait une très bonne infirmerie de contagieux, absolument isolée des locaux des élèves : elle était cependant petite, et il semble qu'elle devait être insuffisante en cas d'épidémie sérieuse.

Plus tard, en 1769, une autre infirmerie est venue s'ajouter aux quatre préexistantes. Sa destination était toute spéciale : c'était l'infirmerie de l'inoculation. Nous verrons plus loin combien l'inoculation contre la variole fut en honneur au Collège de La Flèche, surtout au temps de l'Ecole Royale Militaire. Pratiquée

en grand, entraînant parfois une assez forte réaction, exigeant un régime spécial, offrant des dangers de contagion, elle nécessitait de grands locaux isolés ; aussi ne se pratiqua-t-elle qu'en dehors du Collège, dans une dépendance, le Prieuré Saint-Jacques, ancienne maladrerie, devenue plus tard maison de convalescence et de retraite pour les jésuites âgés ou malades et infirmerie d'inoculation.

Dans une lettre du Préfet de la Sarthe, en 1806, il est question d'un bâtiment isolé pour l'inoculation à l'intérieur de l'Ecole : nous n'avons pu en retrouver trace.

Le 23 septembre 1771, le Bureau d'administration de l'Ecole Royale Militaire reçut une lettre du Ministre de la Guerre, décidant l'établissement d'une infirmerie dans un local séparé des locaux habités par les élèves, les motifs étaient les suivants : « Nécessité indispensable de tenir séparés les élèves en santé d'avec les enfants malades, et très particulièrement ceux des enfants qui seraient atteints de maladies contagieuses très communes dans l'enfance et enfin de prescrire un régime particulier applicable seulement aux malades ». Il fut décidé que cette infirmerie serait installée dans deux maisons appartenant au Collège, situées en face de la porte d'entrée du pensionnat.

Les travaux commencèrent sous la direction d'un administrateur, M. DUPONT DE LA MOTTE, qui a laissé un journal de 1771 à 1776, journal qui contient des détails fort intéressants sur l'Ecole Royale Militaire.

Le 1^{er} avril 1774, le Docteur de la Tour et les chirurgiens, « après une visite des nouvelles infirmeries, les ont trouvées en état de recevoir les malades sans danger ». Seul, un administrateur trouva que les

lits étaient trop rapprochés « et que les élèves pourraient se toucher ». Ce à quoi répond très judicieusement M. DE LA MOTTE que « des malades n'ont guère idée à celà ».

Cette infirmerie était l'ébauche de l'actuelle, aussi n'en ferons-nous pas une description pour en venir à ce qu'elle est aujourd'hui.

Après des achats de maisons environnantes, de certains accroissements, constructions et transformations, les bâtiments actuels sont peu différents de ce qu'ils étaient en 1774.

Face à l'entrée des élèves se trouve un grand bâtiment de deux étages : c'est l'infirmerie, dont la disposition intérieure se trouve être assez compliquée du fait qu'elle résulte de l'aménagement de plusieurs maisons, et non pas construite pour sa destination. C'est un vaste bâtiment, formant un quadrilatère incomplet enfermant une cour. Au côté Est se trouve une autre cour ; derrière, une troisième cour sépare l'infirmerie de la maison du médecin-chef ; la façade Ouest donne sur une vieille rue. Ainsi l'infirmerie est absolument isolée de toutes les maisons voisines.

Le rez-de-chaussée comprend : un cabinet dentaire et la cuisine, d'une part ; de l'autre, le bureau du sous-officier chargé de l'administration et de la discipline ; le bureau du médecin-chef, contigu à une grande salle d'attente, servant également aux pesées et mensurations mensuelles ; une salle de pansements, où un infirmier, à l'heure de la visite, donne tous les soins : gargarismes, inhalations, piqûres, pansements, etc... Deux dortoirs pour soldats de l'Ecole, et enfin une salle de bains-douches qui a remplacé la chapelle, supprimée au départ des religieuses de Saint-Vincent de Paul, en 1906.

Le premier étage et le second ont la même disposition ; ils comprennent : un dortoir de dix lits, un de cinq, un de quatre, un de deux et deux chambres d'isolement, au total une soixantaine de lits. Au premier étage, une pièce dite « Tisanerie » est occupée par les infirmières, elles y préparent les soins : cataplasmes, tisanes, etc... et s'y tiennent en permanence. Les infirmières ont également une chambre où elles passent la nuit à tour de rôle. Au-dessus, se trouve la chambre du médecin auxiliaire.

A chaque étage et sur chaque palier se trouvent des water-closets et des lavabos.

Le chauffage central a été installé en 1926 et l'électricité en 1929. Dans la cour qui est derrière l'infirmerie se trouve la pharmacie, local de deux pièces : l'une, pharmacie proprement dite avec toutes ses armoires, on y remarque des pots anciens et des beaux mortiers en marbre venant de l'ancienne apothicairerie ; la seconde sert de laboratoire pour analyses et préparation d'ordonnances.

Si l'infirmerie répond aux besoins de l'Ecole, nécessités par la présence de 800 élèves, elle ne répond qu'imparfaitement aux conditions exigées d'un établissement moderne. La disposition compliquée des dortoirs, la dispersion des malades rendent le service pénible et la surveillance difficile. Le point le plus délicat est surtout le manque de pavillon d'isolement pour les malades contagieux, malades fréquemment vus au cours d'une année scolaire. Le médecin-chef actuel, M. le Docteur MEGNIN, en a souvent demandé la construction sans jamais pouvoir l'obtenir, l'obstacle étant d'ordre pécuniaire. Plusieurs projets ont été étudiés : l'un comprenant la construction de ce pavillon

d'isolement dans la cour Ouest de l'infirmerie et communiquant avec le corps principal de bâtiment par un couloir ; un autre comporte le transfert de l'infirmerie dans le parc de l'Ecole, projet déjà étudié en 1825, projet qui semblerait le plus satisfaisant, car il permettrait la construction d'une infirmerie toute moderne ; le seul inconvénient est la grosse dépense à engager.

En cas d'épidémie et pour soulager l'infirmerie de l'Ecole, on ouvre à l'annexe de la Tour d'Auvergne l'infirmerie de l'ancienne caserne pour y garder tous les petits malades. Dans certains cas d'épidémies massives on fut obligé de mettre des malades dans la salle d'escrime, qui, par ses dimensions, se prête tout à fait à cette adaptation.

Avant de quitter ce chapitre, nous esquisserons les transformations temporaires de l'Ecole en établissement sanitaire. Par leurs vastes dimensions, leur clarté, leur aération, leur entretien relativement facile, leur aménagement peu coûteux, les locaux destinés à l'enseignement devaient tenter ceux qui avaient la charge de créer des établissements extraordinaires en cas de nécessité, mais les locaux du Prytanée sont difficiles à employer pour un tel usage à cause de leur trop grand fractionnement en classes et études, rendant difficiles le service et la surveillance des malades et exigeant un personnel très nombreux.

La première transformation fut faite au cours de la Révolution. La Flèche se trouvait aux confins des départements insoumis à la République. A plusieurs reprises elle vit se succéder Républicains et Vendéens. Ces troupes, mal nourries, mal entretenues, exténuées par des marches pénibles, guerroyant sans cesse,

étaient décimées par la dysenterie, qui fit également de grands ravages parmi la population civile, en particulier celle de La Flèche.

Le gouvernement républicain créa çà et là des hôpitaux, où les colonnes mobiles laissent leurs malades. Le Collège de La Flèche fut ainsi transformé en un établissement de 300 lits « pour les blessés et les fiévreux ». Mais, dit BOUCHER, chirurgien du Collège, dans son mémorial manuscrit : « cet établissement fut confié à des hommes avides, débauchés, qui détournèrent à leur profit une partie des secours destinés aux soldats et consommèrent beaucoup de subsistances dans des orgies continuelles ». Aussi ne faut-il guère s'étonner si les ravages causés par la dysenterie et la pourriture d'hôpital furent nombreux.

La seconde transformation a eu lieu en 1870. Les troupes allemandes avaient atteint les environs de La Flèche ; des combats incessants avaient lieu et le nombre des blessés était grand. Aussi le Prytanée fut-il transformé en ambulance, dont certains élèves furent les infirmiers : un de leurs camarades vint y mourir de ses blessures.

Enfin, en 1914, la direction du Service de Santé de la quatrième Région décida de créer là un hôpital : l'hôpital temporaire n° 21 *bis*, mais cet hôpital ne dura guère. Créé le 30 août, il disparut le 1^{er} décembre, le Prytanée ayant été repris par le Ministère de la Guerre pour lui redonner sa destination d'Ecole.

B. — Personnel

Henri IV, à la fondation du Collège, avait fixé le personnel de l'infirmerie : « un médecin pour les médi-

caments », « un apothicaire », « un chirurgien et deux aides pour saigner et faire le poil », ainsi que « quatre vieilles femmes pour soigner les malades » ; personnel aussi complet qu'il était possible. En principe, les soins étaient gratuits, mais nous lisons dans « Les conditions d'admission des pensionnaires au Collège Royale de La Flèche » le passage suivant : « Outre la pension ordinaire, les malades payent dix sols par jour pour les frais de l'infirmerie, sans parler de ce qui est dû au médecin, au chirurgien et à l'apothicaire ». Cet état de chose dura vraisemblablement jusqu'à la création de l'Ecole Militaire, car nous n'avons pas trouvé trace de changement.

En 1764, dans un décret du duc de Choiseul, était établi « un bureau de santé ». Dans ses essais historiques sur la ville et le Collège de La Flèche, MARCHANT DE BURBRUE déclare que ce bureau « avait pour objet principal de conserver les jours et de former le tempérament des jeunes Français destinés à la défense de la patrie ». Ce bureau comprenait : deux médecins, un ordinaire, un consultant, et trois chirurgiens, dont l'un, en 1770, fut chargé spécialement de l'inoculation, qui semble avoir fait l'objet des plus grands soins de la part des dirigeants de l'Ecole à cette époque. Les soins étaient donnés par des sœurs grises au nombre de six, aidées par des garçons de salle. Ce bureau de santé tenait-il des séances régulières ? Etait-il consulté par le bureau de l'administration ? C'est probable, mais nous n'en avons pas trouvé trace. D'ailleurs, l'entente entre médecins et chirurgiens était loin d'être complète : de nombreuses discussions, parfois violentes, éclatèrent entre eux, tant au sujet des prérogatives de chacun qu'au sujet des traitements à appliquer aux malades.

A la disparition de l'Ecole Militaire il n'y eut pas de changement, si ce n'est le départ des sœurs grises, qui furent remplacées par des infirmières.

Sous la Révolution, du temps de l'école secondaire, il y a eu des officiers de santé attachés à cette école et qui durent batailler pour récupérer l'infirmierie, habitée alors par les instituteurs.

Sous Napoléon I^{er} et jusqu'en 1853, le personnel du service médical comprit : un médecin, un chirurgien et un aide chirurgien.

En 1853, le décret impérial du 23 mai, titre VI, Service de Santé, décrète : « Un chirurgien médecin est chargé du Service de Santé. Il peut être désigné un médecin consultant qui serait appelé dans les maladies graves. »

Actuellement, le dernier règlement du Prytanée fixe la composition du service médical ainsi : un médecin-chef, un médecin auxiliaire ou sous-lieutenant, un pharmacien auxiliaire ou sous-lieutenant, un dentiste auxiliaire ou sous-lieutenant. Il y a, en outre, un médecin et un chirurgien consultants. Le médecin-chef a toujours été un médecin civil commissionné et placé sous la direction technique du Directeur du Service de Santé de la quatrième Région. Il a le droit de faire de la clientèle civile.

De 1816 à 1906, l'infirmierie fut confiée aux soins des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui ont laissé un souvenir ému à tous ceux qui ont été soignés par elles et qui ont pu apprécier tout leur dévouement et tout leur zèle. En reconnaissance, l'Association amicale des Anciens Elèves a érigé aux sœurs mortes au Prytanée un monument au cimetière.

Depuis 1906, ce sont des infirmières laïques qui

font le service de l'infirmerie. En plus, le personnel comprend : un infirmier et des garçons de salle.

2° FONCTIONNEMENT DU SERVICE DE SANTE

Comme dans toutes les collectivités, le rôle du service de santé au Prytanée est double : prévention d'abord, soins ensuite.

La prévention se fait d'abord à l'entrée à l'Ecole. Déjà à l'époque de l'Ecole militaire, au XVIII^e siècle, les élèves se présentaient au médecin, qui décidait s'ils étaient aptes « au service des armes ». Actuellement, tout élève nouveau passe devant le médecin-chef une visite appelée « visite d'incorporation », comportant examen d'urines, mensurations diverses, pesée, examen de la vue et enfin examen général.

Le règlement de l'Ecole porte que tout élève doit être apte au service militaire, service armé. Difficile parfois à appliquer à des enfants de dix ans, ce règlement fournit cependant une bonne base d'appréciation. Il permet d'éliminer définitivement les candidats porteurs de certaines infirmités : déformations du squelette trop marquées, acuité visuelle ou auditive trop diminuée ; peuvent être ajournés à l'année suivante, ou bien éliminés les candidats présentant une affection viscérale évolutive ou non : affection pulmonaire ou cardiaque, de l'albuminurie. Ainsi une première élimination est faite et chaque année quelques élèves se voient refuser l'entrée au Prytanée pour insuffisance physique.

Peu de temps après la rentrée scolaire, tous les élèves, nouveaux et anciens, passent obligatoirement à la radioscopie systématique pratiquée par un radio-

logue militaire ; cet examen est facultatif pour tout le personnel civil, professeurs et employés, et pour tout le personnel militaire de l'Ecole. Il nous semble que le rendre obligatoire pour tous serait une excellente précaution. Les élèves qui, au cours de cet examen radiologique semble suspects, sont plus tard examinés à nouveau et plus complètement, et, selon le résultat de ce dernier examen, gardés à l'école ou renvoyés à leur famille.

Les élèves entrant au Prytanée doivent, en principe, être vaccinés contre la variole ; en fait, ils ne le sont qu'après leur entrée à l'Ecole.

Depuis 1923, la vaccination antityphoparatyphoïdique est obligatoire. Elle est pratiquée au Lipovaccin T.A.B., selon les règlements actuellement en vigueur dans l'armée, faite en deux fois, la première année aux doses de 1 centimètre cube, 1 cm³ 5, un rappel de 1 centimètre cube l'année suivante ; la revaccination n'est faite qu'après cinq ans. En cas de contre-indications, on pratique la vaccination à l'entérovaccin.

Depuis 1934, la vaccination antidiphthérique est pratiquée au Prytanée. La circulaire ministérielle prescrivant cette vaccination ne l'a pas rendue obligatoire ; elle n'est faite qu'après avis des parents.

Précédée de la réaction de Schick, cette vaccination est faite soit au vaccin mixte : anatoxine et vaccin antityphoparatyphoïdique ; soit à l'anatoxine pure. Cette vaccination donne des résultats excellents, démontrés par la réaction de Schick qui est négative chez la plupart des élèves vaccinés, alors qu'il en est inversement chez les élèves nouveaux. Nous croyons qu'il serait bon de rendre la vaccination antidiphthérique obligatoire ; d'ailleurs, la circulaire ministérielle pré-

voit cette obligation en cas d'épidémie. Pourquoi attendre l'épidémie, au lieu de la prévenir lorsque l'on a contre elle un moyen efficace et peu dangereux ? Il est possible que le nouveau règlement de l'armée, rendant obligatoire la vaccination triple : Antitypho-paratyphoïdique, antidiphthérique et antitétanique, dans les corps de troupe, soit appliqué au Prytanée. Elle aurait pour avantage de supprimer la réaction de Schick, qui n'est plus pratiquée avec ce vaccin, et la vaccination antitétanique serait une précaution fort utile, car les accidents nécessitant une injection de sérum antitétanique sont fort nombreux.

Tous les mois, les élèves sont pesés et ceux qui présentent un amaigrissement trop marqué ou continu sont présentés au médecin-chef.

A la fin de chaque trimestre, peu avant le départ en vacances, le médecin-chef voit tous les élèves au cours de la visite trimestrielle et consigne ses observations sur le bulletin adressé chaque trimestre aux parents. Tout élève qui, en cours d'année, devient tuberculeux est rendu à ses parents.

Lors des rentrées de vacances, tous les élèves passent une visite de dépistage contre les maladies contagieuses, avec examen des téguments et de la gorge.

Le rôle de prévention du service sanitaire de l'Ecole ne s'arrête pas là. Il comporte aussi toutes les mesures prophylactiques habituelles dans les épidémies. Le service assure le contrôle de l'alimentation, examen de viandes et de poissons, surveillance des cuisines ; prélèvements de denrées pour expertises, en particulier pour le vin ; enfin et surtout, examen périodique des eaux de consommation, comme nous le verrons plus loin.

Nous serons beaucoup plus bref sur le fonctionnement ordinaire de l'infirmerie. Les élèves peuvent se présenter le matin, à 7 heures, et le soir, à 16 heures, à la consultation du médecin-chef. Il leur suffit pour cela de se faire inscrire sur le cahier de visites, tout comme dans un corps de troupe. Selon leur état, le médecin les fait entrer à l'infirmerie ou bien leur fait donner les soins nécessaires sans pour cela qu'ils cessent de suivre leurs cours. Après la consultation, visite des salles.

La présence constante d'un membre du personnel du service médical à l'infirmerie, médecin-chef, médecin auxiliaire, infirmière ou infirmier, permet à tout élève de se présenter à toute heure et d'y recevoir les soins nécessités par son état sans la moindre perte de temps.

Les interventions chirurgicales ne sont évidemment pas pratiquées à l'infirmerie du Prytanée, qui ne dispose ni du matériel, ni de locaux disposés à cet usage. Elles sont faites, au choix des parents, soit à l'hôpital militaire du Mans, par un chirurgien militaire, soit dans une clinique privée par un chirurgien civil. Ces interventions chirurgicales sont le plus souvent nécessitées par des blessures ou des traumatismes, fréquemment rencontrés ici.

L'infirmerie du Prytanée possède un registre fort important : le registre d'incorporation, sur lequel sont consignés, à l'entrée, tous les antécédents de l'élève, son poids, sa taille, son acuité visuelle, ses vaccinations antérieures, et sur lequel on marquera, pendant son passage à l'Ecole, toutes ses vaccinations, séjours à l'infirmerie, radiographie et radioscopie, examen des yeux ou des oreilles avec leurs résultats, les pesées

mensuelles, tout ce qui forme le *curriculum vitæ* sanitaire d'un enfant, et ce registre, vrai carnet de santé, donne d'intéressants renseignements, surtout lorsque un élève a passé dix ans à l'Ecole. Il semble bien qu'un registre semblable existait du temps de l'Ecole Royale Militaire, en 1775. En effet, DUPONT DE LA MOTTE dit à propos d'un élève : « On recherche l'histoire de la maladie de cet élève dans les archives des infirmeries ».

CHAPITRE III

HYGIENE

I. — BATIMENTS

Depuis 1920, le Prytanée est scindé en deux parties : l'une, le Prytanée proprement dit, comprend les élèves depuis la première jusqu'aux candidats aux grandes Ecoles ; l'autre comprend les élèves de la sixième jusqu'à la première incluse, qui occupent l'ancienne caserne de la Tour d'Auvergne, appelée « Annexe ». Nous étudierons d'abord le Prytanée.

Les bâtiments du Collège, construits par les jésuites au XVII^e siècle, forment un imposant ensemble : deux longs bâtiments orientés Est et Ouest, réunis par des ailes formant ainsi cinq cours aux vastes dimensions, largement aérées et ensoleillées. Tous ces bâtiments ont deux étages et sont aménagés, dans l'ensemble, de la façon suivante : le rez-de-chaussée est occupé, en partie, par des classes ou études ou par des réfectoires ; le premier étage, par des classes et des dortoirs ; le second étage, par des dortoirs. Tous ces bâtiments sont largement percés de hautes et nombreuses fenêtres qui distribuent abondamment air et soleil dans tous les locaux.

Les classes et études se trouvent soit au rez-de-chaussée, soit au premier. Vastes pièces encore

parquetées, ce qui est à regretter, aux nombreuses et hautes fenêtres, elles sont en général très aérées et ensoleillées; des colonnes de bois soutiennent le plafond. Les classes ont évidemment des dimensions moindres que celles qu'elles avaient du temps des jésuites, la multiplication des classes étant nécessitée par l'augmentation du nombre des élèves.

Jusqu'en 1929 le chauffage des classes se faisait par poêle à bois ou à charbon. Ce système a été heureusement remplacé par le chauffage central. Déjà, en 1774, DUPONT DE LA MOTTE rendait le chauffage par les poêles coupable des épidémies qui sévissaient tous les hivers. Vraisemblablement épidémies de rougeole compliquée de grippe. Il nous souvient également, alors que nous étions élève au Prytanée, avoir vu les élèves voisins du poêle avoir trop chaud, alors que les autres se plaignaient amèrement du froid. Le chauffage central nous semble bien être le seul chauffage rationnel pour un établissement scolaire.

Depuis 1927, l'éclairage des classes est électrique : jusqu'alors il était au gaz et était parfois insuffisant. Actuellement, l'éclairage électrique est très satisfaisant. Il aurait peut-être avantage à être indirect, mais les frais occasionnés par cette installation ne correspondraient pas à l'amélioration apportée.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons les réfectoires, vastes pièces au sol cimenté, aux grandes tables de marbre : une pour huit élèves. Les couverts sont d'étain, la vaisselle en grosse porcelaine. A l'époque des jésuites, chaque élève devait avoir : « un gobelet, une cuillère et une fourchette d'argent et au moins six serviettes marquées à son nom ».

Sous la Restauration (le Prytanée était alors com-

mandé par un ancien officier de Napoléon, vieux grognard aux nombreuses campagnes), les élèves mangeaient debout et à même le plat, excellent entraînement à la vie des camps, mais bien déplorable hygiène.

Près des réfectoires se trouve la cuisine, occupant l'emplacement de celle des jésuites. Elle comporte tous les éléments d'une cuisine moderne et offre toutes garanties d'hygiène désirées; d'ailleurs, le médecin de l'Ecole l'inspecte de temps à autre.

Passons aux dortoirs. Ce sont de vastes pièces, à l'aspect tout à fait caractéristique, avec leurs nombreuses colonnes de bois soutenant le plafond. Les lits sont espacés réglementairement, ce qui semble d'ailleurs insuffisant en temps d'épidémie.

La plus grande amélioration qui ait été apportée à leur aménagement est l'installation du chauffage central. Sous les jésuites, les élèves habitaient soit dans des dortoirs divisés par des cloisons en cellules, où ils travaillaient isolément sous la surveillance des préfets des études (ces cellules existaient encore en partie en 1808); soit dans les chambres particulières. C'est ainsi que l'on peut montrer encore la chambre de Descartes.

A l'extrémité de chaque dortoir se trouvent des lavabos à eau courante, où les élèves font leur toilette sous la surveillance, un peu théorique, des sous-officiers. Il semble bien que l'on ne soit plus au temps des jésuites, où « les préfets doivent avoir un soin très grand que les écoliers de leurs chambres soient propres et pour cet effet ils prendront garde que les valets les peignent deux fois le jour... Ils exigeront qu'ils aient toujours le visage et les mains propres. » (*Règlement* du P. CROISET.) « A l'entrée du réfec-

toire il y avait une fontaine à plusieurs jets, où l'on devait se laver les mains avant de se mettre à table. » (P. DE ROCHEMONTEIX.)

En 1824, nous trouvons trace, pour le troisième bataillon composé des plus jeunes élèves, âgés de douze ans, de peigneuses ; à la même date, une inspection est faite après le passage aux lavabos. En 1774, DUPONT DE LA MOTTE signale dans son journal le renvoi de trois peigneuses qu'il a remplacées aussitôt. Cet emploi de peigneuse était donc une création ancienne, pour remplacer, sans doute, les valets dont parle le P. CROISET.

L'emploi de peigneuses ou de valets pour peigner les élèves n'aurait plus de raison d'être, ceux-ci ayant les cheveux coupés fort courts, mais l'inspection après le passage aux lavabos demanderait à être rendue plus serrée pour être vraiment efficace, surtout chez les jeunes élèves. Les dortoirs comprennent enfin des latrines de nuit, dont la création a été rendue obligatoire par l'autorité militaire : création utile et rendant de grands services.

Les élèves ont à leur disposition trois grandes cours à l'intérieur des bâtiments, mais ils jouissent également d'un très grand parc. Le parc, jadis séparé des bâtiments par une douve, actuellement recouverte en partie, est un immense quadrilatère divisé en quatre parties par des allées d'arbres. Il est surtout consacré aux exercices physiques et l'on y trouve des agrès, des sautoirs. A la sortie des classes il donne une impression de larges espaces et de liberté qu'il est difficile d'avoir dans les cours d'un lycée, à l'ombre de quelques arbres chétifs. Il est peu d'établissements scolaires pouvant donner à leurs élèves la jouissance d'un tel parc.

Les élèves ont un foyer : vaste local, l'ancien gymnase, qui leur sert de lieu de réunion, avec jeux, T. S. F., etc... Le foyer est une excellente création, car il est particulièrement intéressant de pouvoir mettre les élèves à l'abri de la pluie et du froid.

Les derniers locaux dont nous aurons à parler sont les locaux disciplinaires. Ils sont composés de cellules individuelles, où les élèves viennent subir leur peine « d'isolement », autrement appelé « clou ». Les peines de prison ont remplacé depuis fort longtemps les châtiments corporels utilisés sous les jésuites, sous l'Ecole Militaire et sous les Doctrinaires, et qui étaient la cause de fréquentes protestations des médecins d'abord devant les résultats obtenus, désastreux au point de vue physique.

L'annexe du Prytanée occupe l'ancienne caserne de la Tour d'Auvergne, construite au siècle dernier et réaménagée en 1913. Nous aurons donc peu de choses à dire sur les bâtiments, qui sont semblables à ceux de toutes les casernes de cette époque, relativement peu ancienne.

On y a aménagé, en 1928 et 1930, l'électricité et le chauffage central.

Les classes sont aménagées dans les bâtiments à un seul étage, bâtis en 1913. Elles sont vastes, aérées, mais peu ensoleillées.

Les élèves ont comme terrain de jeux et d'exercices l'ancien terrain de manœuvre de la caserne, qui est très vaste, mais a l'inconvénient d'être très froid, balayé qu'il est par les vents de la plaine de Saint-Germain.

Pour l'instant, les élèves n'ont pas de foyer, gros inconvénient qui ne permet pas d'abriter des élèves

jeunes et difficiles à surveiller contre les intempéries. Cet inconvénient va disparaître. La construction d'un foyer à l'annexe va commencer prochainement ; et nous verrons, croyons-nous, disparaître bien des bronchites et des grippes contractées dans les terrains de jeux.

II. — SERVICE D'EAU

Contrairement à une opinion fort répandue dans l'opinion locale, ce ne sont pas les jésuites qui eurent le mérite d'installer le service d'eau du Collège. Ce n'est qu'en 1770, grâce à une initiative du duc de Choiseul, qu'il commença à fonctionner. Jusqu'alors les jésuites se servaient de deux puits : l'un dans la basse cour des Pères, l'autre dans la basse-cour des élèves. Pour le blanchissage, ils se servaient de la douve séparant les bâtiments du parc :

En 1764, lors de la création de l'Ecole Royale Militaire de La Flèche, le duc de Choiseul prit plusieurs décisions heureuses, dont celle de doter l'établissement d'un service d'eau, nouveauté encore peu répandue à cette époque. Les travaux durèrent six ans, parce que ce ne fut que le 1^{er} juillet 1770 que ce service fonctionna pour la première fois.

A trois kilomètres environ de La Flèche, sur le coteau de Saint-Germain appelé la Garenne des Sars (ou des Cerfs) on capta une source que l'on enferma dans un caveau de maçonnerie existant encore actuellement. De là les eaux passaient dans un aqueduc dont nous avons pu entrevoir un tronçon lors de travaux récents. Cet aqueduc, de section rectangulaire, était formé de pierres plates et recouvert d'une dalle

d'ardoise, le tout entouré de maçonnerie et enfoui à environ 50 ou 60 centimètres sous terre. Cet aqueduc, de 950 mètres de long, recevait sur son parcours l'eau de deux sources accessoires non surveillées, dont l'apport a été supprimé lors de travaux, en 1901, parce que très suspect. L'eau arrivait alors dans un bassin de maçonnerie, en partie enterré et appelé regard ou bassin de prise en charge. A partir de cet endroit l'eau étant en pression, elle passait dans une canalisation de fonte extrêmement dure, avec joints en cuir. Cette canalisation avait 1 km. 700 de long et aboutissait à un réservoir de 37 mètres cubes situé à une hauteur de 5 mètres au-dessus du niveau du parc. Le temps nécessaire pour le remplir était de 8 heures.

Ce réservoir alimentait les bassins du parc, les cuisines, les offices, la boulangerie, la buanderie.

Mais fait plus intéressant : c'est l'abondance de fontaines, de lavabos qui furent posés à ce moment, dans les cours on trouve encore des fontaines de marbre noir veiné de blanc avec un simple jet d'eau permettant de se laver les mains ou de boire. Dans le parc même on trouve des bornes formées d'une pierre avec un jet d'eau.

MARCHANT DE BURBURE signale que dans un endroit du Collège que nous ignorons, on installa la salle « du lavement des pieds ». Cette salle comprenait deux grandes cuves d'où sortait de l'eau chaude ou froide qui tombait « dans un petit ruisseau qui serpente autour d'un grand plancher sur les bords duquel les élèves étant assis ont les pieds plongés dans ce courant artificiel ». Une disposition similaire nous a été signalée comme étant encore employée au siècle dernier au Collège de Vendôme, collège remontant à la même

époque que le Prytanée, et dans certains autres établissements. Près des réfectoires il y avait également des fontaines pour le « lavement des mains ». Une vaste buanderie fut construite en 1774, elle sert actuellement de séchoir. Enfin le réservoir du Collège alimentait la ville, la fontaine Saint-Thomas actuellement fontaine Henri IV.

Tout ceci démontre quel souci on avait déjà de l'hygiène corporelle à cette époque : d'ailleurs nous reviendront plus loin sur ce point.

Cette installation n'était pas sans quelques déficiences ; DUPONT DE LA MOTTE, dans son journal, dit à la date du 2 février 1772 : « Toutes les fois qu'il pleut considérablement l'eau nous vient trouble parce qu'elle filtre dans l'aqueduc qui traverse les jardins ». Il ne nous cite qu'un remède temporaire apporté à cet inconvénient, c'est la fermeture de la conduite d'arrivée d'eau, et l'utilisation du réservoir, et il ajoute : « La ville s'en passe et de propre et de trouble ! ». Quel remède plus sérieux fut apporté ? Nous n'en savons rien.

La ville profita jusqu'en 1900 du service d'eau du Prytanée, grâce à la fontaine Saint-Thomas. BOUCHER, chirurgien de l'Ecole, fait cette remarque curieuse lors de la première conscription qui nécessite une sorte de conseil de révision : « Ce qui m'a fait plaisir, c'est que parmi les causes d'infirmités il ne s'est pas rencontré un seul « scrofuleux » parmi les Fléchois. Avant que la fontaine publique, alimentée par les eaux du Collège, fut établie, les scrofuleux étaient très connus en cette ville », Faut-il ne voir là qu'une simple coïncidence, ou bien cette eau agissait-elle par calcaire qu'elle contient en abondance, nous ne pouvons le dire.

En 1901, on supprima l'aqueduc en maçonnerie allant de la source au bassin de prise en charge et on le remplaça par une conduite en grès.

En 1923, une grave épidémie de typhoïde, dont nous reparlerons plus loin, éclata au Prytanée. Après quelques recherches on constata que l'eau était pure au départ, c'est-à-dire à la source, mais polluée au bassin de prise en charge : c'était donc sur la conduite en grès que se produisait la souillure. Des travaux permirent de trouver qu'un des éléments de cette conduite était écrasé. A cet endroit la canalisation passe près de deux fermes : d'où infiltration de purin, d'urines, d'eau souillée, d'où épidémie. On procéda aussitôt au remplacement de la conduite en grès par une conduite en fonte, remplacement partiel qui ne porta que sur 310 mètres seulement mais dans la partie la plus dangereuse, c'est-à-dire celle passant à proximité des fermes. En 1935 un prélèvement fait au mois de septembre montrait que l'eau était de nouveau souillée, il n'y eut pas d'épidémie, la javellisation avant été mise en œuvre avant la rentrée. On acheva alors le remplacement de la conduite en grès. Depuis l'eau arrive à l'école dans une conduite entièrement métallique. On peut dire actuellement que l'eau consommée au Prytanée n'offre aucun danger. Elle n'en présentera plus lorsque seront établis autour de la source et du bassin de prise en charge des périmètres de sécurité qui seront chose faite d'ici peu, les pourparlers d'achat de terrain étant en cours. D'ailleurs des prélèvements périodiques sont faits par les soins du pharmacien de l'Ecole. Les analyses d'eau dont nous avons vu un relevé depuis 1923, montre que l'eau de la source est très pure, sauf en de très

rare exceptions : Pluies extrêmement abondantes, mais la souillure est très minime, et ne la rend pas impropre à la consommation. La plus grande cause de souillure : la conduite en grès, ayant disparu, les possibilités de contamination sont pour ainsi dire nulles.

En 1923, il avait été décidé de remplacer le service d'eau des Sars par un nouveau service. Des forages pratiqués dans le parc de l'Ecole avaient démontré la possibilité d'atteindre le cénomanien, terrain formant la base du crétacé supérieur : sables du Perche, en dessous des alluvions du Loir et d'avoir ainsi de l'eau pure. Un château d'eau fut construit en 1926-1927, il a une contenance de 100 mètres cubes et le fond du réservoir se trouve à 18 mètres au-dessus du sol. Toutefois le forage du puits donna une première déconvenue : à 45 mètres de profondeur on était encore dans les couches d'alluvions. Il fut décidé d'arrêter le puits à 15 mètres seulement de profondeur.

Des analyses de l'eau prise à cette profondeur (27-1-1926-29-3-1926) montrèrent la pureté de cette eau, et il fut décidé qu'elle servirait à la consommation, celle venant des Sars devant servir, elle, pour les autres usages : W.-C., service d'incendie, bassin du parc. Mais l'eau provenant du nouveau puits, avant que d'être livrée à la consommation est devenue progressivement de plus en plus mauvaise :

« Elle a une odeur nauséabonde, et laisse partout où elle passe un dépôt de boue jaunâtre, qui la rend tout à fait malsaine », dit un rapport d'un officier du génie chargé de la construction du château d'eau. Malgré toutes les recherches effectuées pour trouver les causes de cette pollution, on n'a jamais pu les

déterminer, et l'eau de ce puits ne sert que pour le service d'incendie, et les douches ! bien qu'elle ne puisse servir au blanchissage du linge qu'elle tacherait.

L'annexe de la Tour d'Auvergne est desservie par l'eau de la ville. Ce service remontant à 1900 et étant beaucoup plus moderne n'a jamais donné d'alarme : Les analyses ont montré que l'eau de la ville était très pure sauf en de rares exceptions dues, croyons-nous, à ce que les prélèvements ont été pratiqués sans les soins désirables ou à des robinets souillés. D'ailleurs il n'y a jamais eu en ville d'épidémies massives. Il y a, de temps en temps, de petites épidémies de 7 à 8 cas restant localisées autour de citernes souillées par la proximité de fosses d'aisances, de fosses à purins, de champs d'épandage, pratique trop répandue encore autour de la ville.

Ce chapitre montre quelle importance a la question de l'eau pour une école de 800 élèves et pour ses dirigeants ; aussi est-elle l'objet de l'attention constante du service médical.

III. — ORGANES D'HYGIENE

En étudiant le service d'eau du Prytanée, nous avons vu quels progrès son installation avait amenés dans l'hygiène de l'école : Fontaines, lavabos, salle du lavement des pieds, etc...

Par la suite, d'autres améliorations furent apportées. En 1898, à l'entrée du parc, un grand pavillon de douches fut installé, alimenté par l'eau du château d'eau, ce pavillon suffit aux soins des élèves du Prytanée, les élèves de l'annexe ayant leurs douches

à la caserne. Les élèves prennent une douche par semaine, sous la surveillance et le contrôle de sous-officiers.

Entre le parc et les bâtiments de l'école existe une douve formée d'une dérivation du Loir, dérivation qui contournait autrefois la ville et le collège ; cette douve actuellement en partie couverte, était jadis beaucoup plus large et plus profonde. Sur un plan du Collège, vu à vol d'oiseau, daté de 1784, nous voyons qu'une partie de cette douve était aménagée pour servir de bassin de natation ; il est également question de ce « bassin pour apprendre à nager » dans une lettre du Préfet de la Sarthe au Ministre de la Guerre (4 prairial an VIII, 1899). A quand remontait ce bassin ? Quand disparut-il ? Autant d'inconnues. La douve a été en partie couverte, ailleurs elle s'est peu à peu comblée, elle est complètement inutilisable. En 1834, le bassin de natation actuel fut créé. A cette époque l'Ecole acheta une île dans le Loir, située à Sainte-Colombe, sur la rive gauche. Cet établissement est très simple : entre l'île et la rive, réunie par un pont, se trouve quatre bassins de profondeur croissante. Sur la rive est aménagé un vaste préau pour le déshabillage, ainsi que quelques cabines.

Les élèves ne vont aux bains qu'après avis du médecin ; la baignade est interdite à tous ceux qui ont été atteints de : pneumonie, pleurésie, congestion pulmonaire, néphrite, otite, etc...

Les élèves sont conduits aux bains chaque jour, dès que la température le permet. Ils sont alors placés sous la surveillance d'officiers et de sous-officiers et du médecin de l'école qui dispose d'un matériel complet pour parer à toute éventualité : les accidents

sont d'ailleurs fort rares. Il serait à souhaiter que le Prytanée possède une piscine couverte permettant aux élèves de pratiquer la natation pendant tout le cours de l'année scolaire, mais la dépense considérable entraînée par cette construction empêchera d'ici longtemps un tel projet de se réaliser.

IV. — EDUCATION PHYSIQUE

L'éducation physique a toujours été fort en honneur à l'école de La Flèche, même à l'école des jésuites. Ceux-ci considéraient en effet que l'exercice physique est un excellent dérivatif aux travaux de l'esprit : aussi favorisaient-ils tous les jeux du corps pendant les récréations, et même certains maîtres y prenaient part. Ils faisaient en outre donner à quelques jeunes gentilhommes désignés par le roi, une instruction militaire élémentaire par un vieux bas officier retraité. Cette instruction comportait quelques exercices tels que la course, le saut, des exercices militaires : escrime, maniement d'armes.

Cette instruction se développa sous l'Ecole Militaire ; mais elle acquit une place encore plus importante sous NAPOLÉON I^{er} qui, à plusieurs reprises, recruta directement des officiers dans les rangs des élèves du Prytanée.

L'éducation physique proprement dite a brillé surtout à la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel. En 1888 fut construit le grand gymnase couvert qui, avec tous ses agrès, permettait un entraînement complet. Depuis quelques années, ce gymnase a été transformée en foyer de récréation.

Dans le parc des élèves se trouvent un portique, un mur d'assaut, des sautoirs, des bancs fixes, des pistes, en un mot un vrai stade.

La fête de gymnastique donnée au Prytanée la veille de la distribution des prix est restée longtemps fameuse, mais elle a beaucoup perdu de son intérêt depuis que les élèves se sont adonnés à la pratique des sports beaucoup plus qu'à celle de l'éducation physique. Certes les élèves ont dans leurs programmes plusieurs heures de gymnastique avec des sous-officiers sortant de l'école de Joinville, mais il leur paraît bien plus intéressant de pousser un ballon de football, une balle de hockey, d'établir des performances ou de battre des records, sans tenir compte de leurs moyens, ce qui le plus souvent se termine avec un cœur forcé. Cela n'est malheureusement pas spécial au Prytanée.

La natation, nous l'avons vu plus haut, est pratiquée depuis fort longtemps à l'école, bien avant 1784.

Le plan du Collège vu à vol d'oiseau, de 1784, montre à l'extrémité de la basse cour des élèves un manège aujourd'hui disparu. Un nouveau manège fut construit en 1872, très vaste il permet à de nombreux élèves de faire de l'équitation, toujours très prisée. La fête d'équitation donnée chaque année lors de la distribution des prix est toujours très brillante et fait preuve, chez les élèves de grandes qualités de cavaliers. Au point de vue médical l'équitation fournit un contingent assez peu considérable de malades : Furoncles, écorchures, contusions et très peu d'accidents.

En 1889 fut construite la salle d'escrime actuelle ; l'escrime a été pratiquée de tout temps puisque déjà,

chez les jésuites, on voit cet exercice enseigné. Il nous semble regrettable de ne pas le faire pratiquer par les jeunes élèves qui en tirerait le plus grand avantage. Sous la Révolution encore, l'école secondaire faisait donner à ses élèves des cours de danse : pour certains la danse ne fait-elle pas partie de l'éducation physique ? C'est ainsi que dans un palmarès de l'an VII nous lisons : Qu'il fut décerné deux prix de danse, actuellement cet enseignement n'est plus donné.

Sur le plan du Collège que nous avons déjà cité, on voit un jeu de longue paume ; actuellement sur cet emplacement on installe à la belle saison des terrains de tennis : il y a peu de chose de différent du XVIII^e au XX^e siècles.

Pour terminer, signalons un heureux essai, celui du « scoutisme » qui a obtenu quelques succès parmi les élèves du Prytanée. Il serait à souhaiter que cet essai se poursuive, le scoutisme développant à la fois, les qualités physiques et les qualités morales.

CHAPITRE IV

MEDECINS

L'absence de documents ne nous a pas permis de dresser une liste plus complète et plus détaillée des médecins qui se sont succédé à l'Ecole de La Flèche. Le premier dont nous trouvons le nom est LE JEAN ou LE JEAU qui fut médecin des jésuites et de l'Ecole Militaire, il mourut en 1774. Ses devanciers nous sont complètement inconnus.

- 17 ?-1774 - LE JEAU, médecin
- 1762-1812 - BOUCHER, chirurgien
- 1774-1811 - PEFFAULT DE LA TOUR, médecin
- 17 ?-1807 - GUCHEREAU, médecin
- 17 ?-17 ? - LELEU, médecin
- 17 ?-18 ? - LESPINE, médecin
- 17 ?-18 ? - DROUAULT, chirurgien
- 18 ?-18 ? - STORY, chirurgien
- 18 ?-1816 - ESNAULT, aide-major
- 1816-18 ? - RENOU, chirurgien-médecin
- 18 ?-18 ? - FAVET DE COUTEILLE
- 18 ?-1866 - DE GAILLE
- 1866-1893 - BEAUCHEF
- 1893-1917 - BORDAS Auguste
- 1917- - MEGNIN

Parmi ces médecins, il en est dont nous ne ferons que citer le nom ; il en est quelques autres, au con-

traire, dont nous retracerons la vie, ce sont ceux qui ont illustré leur nom par leur savoir, leur dévouement, ou leurs titres.

Le plus connu de tous est BOUCHER, chirurgien de l'Ecole de 1767 à 1812.

Né le 28 juillet 1742 à Montbazou, fils d'un employé des aydes, il appartenait cependant à une famille de chirurgiens. Son grand-père maternel et deux de ses oncles étaient chirurgiens à La Flèche ; aussi fut-il mis au Collège Henri IV, où il fit toutes ses études et d'où il sortit maître es arts ou bachelier. Il choisit alors la carrière chirurgicale et travaille avec ses oncles comme apprenti ; puis il part à Paris où il suit les cours du Collège Saint-Cosme. Il revient à La Flèche pour faire son « chef d'œuvre » devant la communauté des chirurgiens de La Flèche : le 12 février 1767 il est proclamé maître en chirurgie. Peu après il est nommé chirurgien de l'hospice civil, puis chirurgien inoculateur au bureau de santé de l'Ecole Militaire. C'est alors qu'il va donner toute sa mesure. En dehors de ses fonctions à l'hôpital et à l'école il doit à sa renommée grandissante d'être appelé dans un grand rayon autour de La Flèche. Son biographe, M. le Docteur CANDÉ dit de lui qu'il mit en pratique ces conseils de Guy CHAULIAC : « Que le chirurgien soit lettré, expert, ingénieux, bien morigéné, hardi en choses sûres, craintif en dangers, qu'il fuyé les mauvaises cures ou pratiques, qu'il soit gracieux aux malades, bienveillant à ses compagnons, sage en ses prédictions, qu'il soit sobre, chaste, pitoyable et miséricordieux, non convoiteux ni extraordinaire d'argent, mais qu'il reçoive modérément un salaire selon son travail, les facultés du malade, la qualité de l'issue ou événement et sa qualité ».

Nous citerons de lui trois cures qui l'ont rendu célèbre à La Flèche : Ces cures sont rapportées par MARCHANT DE BURBURE dans ses essais historiques de La Flèche.

« En 1775 un homme est atteint d'un abcès dans le bas-ventre, derrière l'os des hanches. BOUCHER détache premièrement les muscles fessiers et après avoir mis l'os à découvert, il y applique le trépan. L'os était perforé, il plonge le bistouri guidé par son doigt, le pus s'élance au dehors : le malade est soulagé et la guérison s'opère quelques jours après ».

Cette opération marque en effet une rare audace chez BOUCHER. D'après le docteur CANDÉ, il semble qu'il fut le premier à trépaner l'os iliaque. Une communication faite par l'auteur à l'Académie Royale de Chirurgie lui valut d'être nommé membre correspondant. Il avait reçu déjà en 1771 une médaille d'argent pour récompenser une communication faite à cette académie.

En 1785 un enfant est mordu par un chien, il porte 13 plaies, le 3°, 4° et 9° jour des accès de rage éclatent... BOUCHER a institué un traitement avec de « l'eau de luce et des frictions mercuriales » ce qui amena la guérison.

Il est à peu près évident qu'il s'agit là d'une erreur de diagnostic, et que BOUCHER n'a pas guéri un cas de rage.

Enfin, en 1788, BOUCHER est appelé près d'un homme atteint de délire maniaque qu'on avait traité par saignées et les bains, employés en vain. Notre chirurgien fit faire plusieurs séances de musique à son malade qui guérit rapidement.

Nous avons lu récemment les communications sur

l'emploi de la musique dans la thérapeutique de certaines maladies mentales : BOUCHER a bien droit au titre de précurseur.

BOUCHER fut nommé peu après membre correspondant de la Société de Médecine de Paris.

Cet homme va connaître une période troublée, agitée qu'il va faire revivre dans son Mémorial et ses Ephémérides fléchoises : Il étudie la Révolution comme une fièvre qui atteint non plus un individu mais une nation.

BOUCHER va voir tomber la Royauté dont il avait vu clairement les fautes, mais il est bientôt effrayé par la tournure des événements. Profondément religieux, libéral, mais partisan d'un gouvernement fort, il est heurté en voyant la religion bafouée, les bonnes mœurs remplacées par un laisser aller révoltant, l'anarchie dans laquelle la France vit et les désastres de la guerre civile. A cette guerre civile il va prendre part, bien malgré lui. Dès le début de la Révolution, BOUCHER est nommé adjudant major de la milice bourgeoise, puis capitaine de la compagnie des canonniers ; il s'acquitte fort bien de ses fonctions, un peu inattendues pour lui. Lors de la transformation de la milice bourgeoise en garde nationale, BOUCHER devient suspect d'aristocratie et de royalisme et perd son grade de capitaine pour être simple canonnier. Sa vie est partagée entre les exercices, les gardes et la pratique de sa profession ce qui n'est pas sans le fatiguer, en raison de ses 50 ans : aussi lorsque la garde nationale fléchoise fut envoyée en expédition contre les Vendéens, demanda-t-il à partir en qualité de chirurgien major. Ce fut une bien curieuse expédition que celle-là où des gens, peu habitués au maniement des armes,

durent livrer bataille à des paysans. Il n'y eut pas de morts à déplorer, et les Fléchois rentrèrent dans leurs foyers, heureux de s'en tirer à si bon compte. BOUCHER va trouver l'occasion de se dépenser activement dans l'exercice de sa profession. En effet, La Flèche, après plusieurs passages des armées vendéennes fut en proie à la dysenterie, dont le chirurgien nous a laissé un tableau clinique parfait et cite également la fièvre adynamicoataxique qui semble bien être la typhoïde : début avec céphalée, la langue « âpre », le pouls à 120, des déjections « jaunes, mousseuses », des hémorragies ; des malades restaient « hébétés » plusieurs semaines, la maladie pouvait durer 50 jours. BOUCHER se montre alors aussi bon hygiéniste que bon médecin : il fait enterrer les cadavres, brûler les corps des chevaux ; il fait pratiquer chez ses concitoyens des fumigations avec du vinaigre des quatre voleurs, des plantes aromatiques ; il faisait jeter les déjections dans des fosses que l'on recouvrait avec de la chaux vive. Chez lui on se servait que de chaises percées et on n'allait jamais à « la fosse des commodités ». Enfin, gens bien portants comme malades changeaient de linge tous les jours ; les malades étaient, si possible, changés de lit matin et soir, et le jour les rideaux du lit étaient ouverts. BOUCHER pratiquait déjà la prophylaxie des maladies à contagion par matières fécales.

Il nous faut signaler un geste de BOUCHER, qui a fait preuve de courage et de fidélité. En juin 1793, sur l'ordre de THIRION, envoyé en mission par la Convention, de passage à La Flèche sur la place publique, alors place de la Révolution, on brûla le cœur d'Henri IV que ce dernier avait légué aux jésuites et

que l'on avait placé dans la chapelle du Collège. BOUCHER assista à cette profanation et profitant du départ de l'assistance, il s'approcha du foyer et ramassa dans un mouchoir tout ce qu'il put de cendres qu'il emporta chez lui et les mit, en présence de sa famille, dans une bouteille, « sans aucune inscription qui put désigner la nature du dépôt, de crainte qu'elles ne fussent découvertes dans les fouilles auxquelles les maisons de ceux appelés royalistes étaient exposées ». Il risquait en effet sa vie et celle des siens.

Le 6 juillet 1824, M. ROJOU, cendre de BOUCHER qui est mort en 1812, remet au général commandant le Prytanée, en présence de toutes les autorités, les cendres recueillies et conservées pieusement par son beau-père. Ces cendres ont été replacées aussitôt dans le mausolée d'Henri IV, dans la chapelle du Prytanée.

La fin de la Révolution arriva. BOUCHER salua avec joie BONAPARTE et l'ordre nouveau instauré, car bien qu'il fût royaliste, il voyait enfin la France s'apaiser et reprendre le cours d'une vie normale bien que fréquemment agitée.

En 1808, lorsque Napoléon créa le Prytanée français, BOUCHER en fut nommé chirurgien chef : c'est en cette fonction qu'il meurt le 21 octobre 1812, au milieu des regrets de tous, avec lui disparaissait un grand homme de bien, médecin savant et habile, honnête homme. L'hôpital de La Flèche pour célébrer sa mémoire donna son nom au pavillon de la maternité.

Ajoutons enfin que BOUCHER forma plusieurs élèves, dont un a laissé un nom dans la médecine militaire : Jean-François VAIDY (1776-1810) qui fut élève au Collège des Doctrinaires. Il eut une brillante carrière. Il fut successivement : chirurgien major de la Grande

Armée, médecin adjoint et premier médecin adjoint au Val-de-Grâce, médecin-chef, premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Il fut également vice-président de la Société de Médecine de Paris et membre associé résidant à l'Académie de Médecine. Un tel élève faisait honneur à son maître.

PEFFAULT DE LA TOUR fut le contemporain de BOUCHER. Né à Saumur le 17 janvier 1715, il étudia à Montpellier et, en 1736, devint docteur. Il s'établit alors à Beaufort, en Anjou, près de Saumur. Il n'y réussit guère sans doute, car, à partir de 1753, il va importuner toutes ses relations en sollicitant une place de médecin. Il cherche à devenir médecin de marine, puis médecin militaire ; il s'adresse à Mme de Pompadour, qui ne fera rien pour lui. Il cherche à obtenir une place de médecin des eaux de Vichy, poste qui va lui échapper. Le Docteur DELAUNAY, qui a retracé la vie de PEFFAUT, dit à juste titre : « C'était un homme intrépide et terrible pour ses amis : il leur envoyait de ses vers, leur en lisait à l'occasion et les assaillait tous les jours de demandes de recommandations, car il était affligé d'une femme et de nombreux enfants et il tira le diable par la queue toute sa vie. » En 1764, son insistance et sa persévérance furent récompensées : il est nommé médecin de l'Ecole Royale Militaire de La Flèche. Il n'eut tout d'abord que la survivance de ce poste, le médecin LE JAU, vieux médecin des jésuites, en raison de ses services ayant été réintégré dans ses fonctions. PEFFAUT n'occupera vraiment son poste que le 23 février 1774, à la mort de LE JAU. Il n'est guère aimé à l'Ecole. DUPONT DE LA MOTTE le qualifie, dans son journal : « Ce charlatan » ou bien cet « assommant bavard ». Il semble

que DE LA MOTTE l'ait bien jugé. PEFFAULT, dès son arrivée à l'Ecole, s'est mis mal avec ses confrères. Il eut de violentes discussions avec BOUCHER, à propos de l'inoculation, qui, disait-il, devait lui revenir et non pas rester dans les mains d'un simple chirurgien. Il se brouilla avec le médecin en second de l'Ecole, LE LEU, qui eut le tort de redresser des erreurs de diagnostic de PEFFAULT et de le faire savoir, montrant ainsi publiquement l'ignorance de ce dernier. DE LA TOUR semble avoir cherché à cacher son insuffisance en publiant de nombreux mémoires sur l'amélioration de l'hygiène à La Flèche, sur les moyens de sauver le Dauphin alors malade, sur l'inoculation dont il sera toujours un fervent défenseur, contre la vaccination jennérienne. Il fit de nombreuses communications à la Société royale de médecine de Paris, dont il fut nommé membre correspondant.

Le Docteur DELAUNAY dit : « Il n'y a dans les idées de PEFFAULT DE LA TOUR rien de bien neuf ni d'original et l'on a grand'peine à les extraire du fatras embrouillé et pompeux du verbiage médico-philosophique où il se complaît. »

La différence est bien grande avec BOUCHER, dont les écrits sont remarquables par leur clarté, leur netteté qui font preuve d'un grand sens clinique, s'appuyant sur des observations faites avec une rigueur toute scientifique. PEFFAULT reste le médecin de Molière, plus vieux d'un siècle. Il était sinon l'inventeur, du moins le défenseur du bain de terre. On enterrait le malade jusqu'au cou et on le laissait quelques heures ainsi, et l'on recommençait jusqu'à guérison. C'était la cure de Dax ; mais, appliquée aux fiévreux en particulier, cette méthode ne devait guère donner d'excel-

lents résultats, et les malades avaient une grande répugnance à se soumettre à un tel traitement.

En 1776, PEFFAULT, grâce à ses supplications, reste le médecin des Doctrinaires. Il restera là jusqu'à la Révolution. Il devient, en 1776 environ, médecin de l'hôpital.

De 1789 à 1811, date de sa mort, PEFFAULT vivra assez misérablement d'une pension qui ne lui est versée qu'assez irrégulièrement. Le Docteur DELAUNAY nous dit qu'il « passa ses dernières années à rédiger des diatribes politico-théologico-morales, des maximes philosophiques, des réflexions contre le divorce et des conseils à Bonaparte ». L'âge n'a pas assagi son besoin d'écrire. Il meurt le 11 janvier 1811, sans laisser beaucoup de regrets.

En 1839, le Prytanée eut pour médecin FAVET DE COUTEILLE, qui fut professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris et médecin à l'hôpital Saint-Louis.

En 1866, fut nommé à l'Ecole le Docteur BEAUCHEF, médecin de marine depuis 1856. Il resta au Prytanée jusqu'en 1897. Il occupa son poste avec beaucoup de dévouement et de compétence, ainsi que l'attestent les rapports élogieux faits à chaque inspection annuelle de l'Ecole.

Remplaçant le Docteur BEAUCHEF, le Docteur Auguste BORDAS resta, de 1893 à 1917, à l'infirmerie du Prytanée, qu'il contribua beaucoup à moderniser.

Le médecin-chef actuel est M. le Docteur MEGNIN, grand mutilé de guerre. Depuis 1917, il soigne ses malades avec un dévouement inlassable et une grande bonté qu'il dissimule sous des dehors parfois bourrus. Il ne cesse d'apporter des améliorations à l'infirmerie et au fonctionnement du service médical à l'Ecole.

CHAPITRE V

PATHOLOGIE

Conditions climatériques et générales

Dans le registre des délibérations de la municipalité de La Flèche, à la date de décembre 1783, on lit : « La beauté du climat, la salubrité de l'air de La Flèche sont réputées, un exemple sera la démonstration de cette dernière vérité intéressante et déterminante : Depuis 1776 que le Collège est administré par Messieurs les Doctrinaires, sur 300 pensionnaires il n'en est pas mort un seul. »

Dans ses essais historiques sur La Flèche, MARCHANT de BURUBURE cite le même exemple en ajoutant : « D'où on peut tirer cette conséquence que les malades guérissent moins par l'usage des remèdes que par la pureté de l'air. »

Bien qu'exacte cette proposition demande quelques atténuations. La Flèche occupe sur les bords du Loir le milieu d'une vallée encaissée, entourée qu'elle est de coteaux fort boisés : On peut dire que la ville se trouve au fond d'une cuvette. La proximité de l'Océan la fréquence des vents d'ouest et du sud donnent une forte pluviosité : On compte fréquemment 180 jours de pluie par an. Le climat est humide et tempéré : En été règne une chaleur assez forte, souvent orageuse, et surtout pénible à supporter par l'humidité cons-

tante : un temps « mou » selon l'expression locale, très fatigant, l'hiver est doux, très humide avec souvent du brouillard, une pluie fine persistante, on voit très rarement de neige, qui tombe à peine deux ou trois fois dans le cours de l'hiver. Cette température hivernale est très difficile à supporter beaucoup plus qu'un froid vif, mais sec comme celui de l'est ou du nord.

Chaleur et humidité, manque de vents telles sont les caractéristiques du climat de La Flèche.

La remarque que nous avons citée au début de ce chapitre reste vraie : La mortalité à La Flèche n'est pas très grande, la mortalité est cependant assez forte à cause du grand nombre de vieillards demeurant à l'hospice ou dans des maisons de retraite privées. Les épidémies n'y sont pas extrêmement fréquentes, ce que nous attribuerons non pas tant à la pureté de l'air qu'au fait que la ville est relativement très étendue, qu'il n'y a pas ou peu de taudis, et que les mouvements importants de population y sont pour ainsi dire inexistants : Cette dernière raison ne vaut pas, pour le Prytanée qui voit comme nous l'avons dit plus haut, passer dans ses murs, en une année, environ 800 élèves, venus de toute part, et nous verrons que c'est souvent peu de temps après les rentrées de vacances qu'éclatent les épidémies. Nous pouvons d'ailleurs affirmer que rarement une épidémie s'est propagée de la ville à l'école, de même qu'il s'en propage peu de l'école à la ville, grâce aux précautions prises : Les élèves internes sont consignés au Prytanée, et les élèves externes ne peuvent pénétrer à l'intérieur de l'Ecole.

Nous étudierons d'abord les maladies ordinaires,

vues au courant d'une année scolaire, puis les épidémies qui ont pu sévir à l'Ecole.

Maladies

Nous n'avons pas de renseignements sur les maladies vues à l'époque des jésuites. Le premier document que nous ayons est le journal de DUPONT DE LA MOTTE, de 1771 à 1776, que nous avons déjà cité.

En 1771, DUPONT DE LA MOTTE signale un grand nombre de dartreux et de galeux qui occupent l'infirmerie. Les dartres et les scrofules semblent avoir été particulièrement fréquentes à tel point qu'en avril 1775 sur la plainte de parents, les médecins de l'Ecole visitèrent tous les élèves : « On a trouvé 94 dartreux, le résumé du procès-verbal est qu'il n'y a pas de danger pour eux, que les élèves sont d'une santé et d'un tempérament qui annonce qu'ils sont bien alimentés. Les inoculés sont les moins maltraités de dartres. »

Le même auteur cite de nombreuses fièvres catarrhales, des pneumonies et des bronchites, des fièvres malignes qui se terminent le plus souvent par la mort.

En 1810, arrivaient au Prytanée, des jeunes Croates qui venaient de leur pays natal à pied : ils étaient tous atteints de maladie cutanées, qui n'étaient vraisemblablement que la gale. Grâce à des soins énergiques ils furent rapidement et complètement guéris.

Actuellement on rencontre tout d'abord de nombreux malaises étiquetés : courbature fébrile, fatigue générale, surtout chez les élèves candidats aux grandes écoles qui fournissent à la fois un gros effort intellectuel et physique pour la préparation de leur concours, malaises nécessitant quelques jours de repos à

l'infirmerie seulement ; des embarras gastriques, non pas dus à la nourriture de l'Ecole, mais bien plus souvent à une consommation immodérée de friandises au cours des récréations, d'autant plus que ces jeunes élèves sont pour la plupart, atteints de constipation contractée par paresse. Tout cela sans gravité aucune d'ailleurs

Nombreuses sont les affections pulmonaires en particulier : bronchite et congestions pulmonaires, la pneumonie franche étant peu fréquente. Le plus souvent, les affections pulmonaires sont d'origine grippale d'où elles tirent leur gravité : congestion pleuropulmonaire, pleurésies purulentes ; grâce aux précautions prises les cas de tuberculose pulmonaire sont extrêmement rares : peut-être ne dépassent-ils pas en moyenne un à deux par an, ce qui donne l'excellente proportion de 1 à 2 pour 800. La pleurésie sérofibrineuse est une affection rarement contractée ici.

Le rhumatisme articulaire aigu offre un assez fort contingent de malades, allant de la simple douleur articulaire à la grande crise douloureuse avec température. Malgré la fréquence du rhumatisme, les complications cardiaques sont rares, entraînant systématiquement la mise en congé dans la famille et même la radiation définitive. Comme autre affection cardiaque, nous signalerons le cœur forcé dû à un excès, non pas d'exercices physiques, mais de sports exigeant un effort trop considérable, tels que le foot-ball, le rugby, le hockey, ou bien la recherche du record en particulier dans la course. Nous sommes là en présence d'une question générale traitée par beaucoup d'auteurs, et nous ferons notre, leur conclusion : surveillance médicale, continue et répétée des sportifs.

Ainsi nous ne verrons plus de jeunes gens de 15 à 20 ans avec un cœur de vieillard, demandant de grandes précautions, difficiles à obtenir d'hommes jeunes et ayant besoin de toutes leurs forces. Améliorer la race, et non pas la surmener et non pas faire des infirmes, tel est le but du sport bien compris, et l'on ne pourra y arriver qu'avec l'aide du médecin.

Les ictères sont assez fréquents, mais bénins le plus souvent. Les affections nerveuses sont d'une extrême rareté. De temps à autre, on diagnostique un cas d'épilepsie qui entraîne automatiquement la radiation du malade.

Les troubles mentaux sont encore plus rares : DUPONT DE LA MOTTE signale en 1774, qu'un élève est atteint d'accès maniaques nécessitant un internement provisoire mais prolongé. Actuellement on ne rencontre que très peu de ces troubles.

Les maladies vénériennes sont elles aussi d'une extrême rareté. La raison en est que les élèves sortent peu, et que les ressources de la ville sont peu abondantes, aussi le plus souvent ces affections sont contractées au cours des vacances. Pendant longtemps ce diagnostic entraînait le renvoi de l'élève. Actuellement il n'en est plus de même, cette mesure semblant par trop sévère et ayant le tort d'entraîner la dissimulation de la maladie. On ne rencontre que des cas de blennorragie, la syphilis restant inconnue. On diagnostique de temps à autre des cas d'hérédosyphilis.

Les accès de paludisme, sans être fréquents, ne sont pas rares, ce qui est tout à fait normal vu le grand nombre d'élèves ayant fait des séjours aux colonies.

Une affection particulièrement fréquente est l'an-

gine aiguë de toute nature, cependant très rarement diphthérique, et dans ce cas on n'en voit guère plus de deux ou trois à la fois.

Les végétations sont d'une fréquence moyenne. Elles sont toujours opérées au cours des vacances.

Les maladies de peau ne sont pas rares : eczéma, psoriasis, acné juvénile, etc... La pédiculose n'existe pratiquement plus depuis que les élèves ont les cheveux coupés très courts. Les candidats aux grandes Ecoles qui font de l'équitation présentent de nombreux furoncles, les jeunes élèves n'en sont pas indemnes, et nous noterons la fréquence assez grande de furoncles de la face, dont certains ont entraîné la mort par leur redoutable complication : la thrombo-phlébite des sinus.

Les affections chirurgicales sont assez nombreuses. Nous citerons les plaies de toute origine : coups de pieds, chute, blessure avec couteaux, etc... Nous insisterons sur les plaies des pieds extrêmement répandues au début de l'année scolaire chez les nouveaux élèves, plaies dues aux chaussures, qui sont particulièrement dures et qui auraient besoin d'être soumises au graissage avant d'être portées. Les plaies se compliquent souvent et donnent des abcès, des panaris, des phlegmons, en particulier chez les élèves jeunes, peu propres et pusillanimes.

Les entorses tibio-tarsiennes, les hydarthroses traumatiques sont d'une très grande fréquence.

Toutes les fractures sont rencontrées au Prytanée : fractures de clavicule, de l'avant-bras, du bras, de la jambe, de la cuisse, de côtes. On est d'ailleurs frappé de la gravité fréquente de ces fractures. C'est ainsi que nous avons vu une fracture grave du col du fémur

chez un élève de 17 ans, ayant nécessité l'ostéosynthèse ; une fracture de l'avant-bras ayant nécessité une intervention sanglante pour la réduction. Faisons remarquer à propos de ces accidents que tous les élèves du Prytanée sont assurés obligatoirement.

Les hernies diagnostiquées en général, à la visite d'incorporation, sont très rapidement opérées, la plupart des élèves étant candidats aux grandes écoles se font opérer au cours des vacances pour ne pas être refusés par la commission chargée de l'examen médical avant leur concours. Il en est de même pour l'ectopie testiculaire, lorsque le testicule se trouve encore dans le canal inguinal, ce qui est un cas de réforme.

Les otites simples sont fréquentes, certaines offrent des complications ayant pu entraîner la mort : mastoïdite suivie de thrombo-phlébite des sinus.

Comme affections chirurgicales nécessitant une intervention d'urgence, nous n'aurons à citer que l'appendicite : en moyenne 3 à 4 par an. Signalons un cas de perforation d'ulcère de l'estomac qui, opéré immédiatement, a guéri.

Epidémies

La première épidémie signalée dans les annales de l'Ecole remonte à 1605. Le père de ROCHEMONTEIX, dans son histoire du Collège Henri IV, de La Flèche, nous dit qu'une épidémie de peste (?) régna à La Flèche cette année-là ; on eut les craintes les plus vives pour les élèves du Collège nouvellement installé, et on pensa les licencier, mais tous refusèrent de partir et aucun ne fut atteint de cette peste, dont nous ne trouvons trace dans aucune chronique locale.

Le comte de VAUBLANC, ministre de Louis XVII, ancien élève de l'Ecole Militaire de La Flèche, écrit dans ses souvenirs qu'en 1766 l'inoculation n'existait pas. L'inoculation à La Flèche est due à une initiative du duc de CHOISEUL. Celui-ci venait de faire inoculer sa femme par GATTI, leur ami. Voyant tout le bien qu'on pouvait tirer de cette opération, le duc envoya GATTI à l'Ecole dont il ne cessait de s'occuper avec sollicitude. Le médecin, ami du duc, pratiqua l'inoculation sur tous les élèves n'ayant pas eu la petite vérole; et en enseigna la méthode aux médecins de l'Ecole : BOUCHER et PEFFAULT, de la Tour, en particulier. Nous avons vu quelle importance prit cette opération, l'existence d'une infirmerie spéciale, la création du poste de chirurgien inoculateur, poste occupé par BOUCHER. Les élèves qui devaient être inoculés étaient soumis au préalable à un régime spécial : diète presque complète, purgation, puis inoculation soit avec des croûtes fraîches, soit avec un fil passé dans du pus de variolique et conservé pour le cas où l'on n'avait pas de croûtes fraîches. Cette inoculation n'était pas sans danger, au lieu de provoquer une variole bénigne elle provoquait au contraire une variole maligne, le plus souvent mortelle. C'est ainsi que DE LA MOTTE signale un élève, M. JOURDAIN DE VILLIERS, qui présentait après son inoculation 400 boutons. L'administrateur ajoute : « On imputera sa maladie actuelle, surtout si l'effet en est fâcheux, aux suites de l'inoculation. Il faudra donc être immortel pour être inoculé ! » JOURDAIN DE VILLIERS mourut quelque temps après et, quoi qu'en dise DE LA MOTTE, il est bien mort de l'inoculation. Il semble bien d'ailleurs que ce cas ne fut pas le seul. Aussi BOUCHER, fervent

inoculateur, se rallie à la vaccination j Jennerienne en l'an XI et il donne la raison dans le passage suivant de ses éphémérides fléchoises : « La vaccine depuis 3 ans était préconisée en Angleterre par le Docteur JENNER, et depuis 2 ans par les officiers de santé de l'Europe les plus recommandables, lorsque après avoir inoculé pendant 33 ans avec le plus grand succès, j'ai cru devoir me déterminer pour cette nouvelle méthode parce que : 1° elle rend un peu moins malades les sujets qui s'y soumettent ; 2° parce qu'elle anéantit le virus de la petite vérole. Ce dernier avantage est le plus important, et c'est cette considération qui, d'après mes observations, mes essais, m'a déterminé à donner la préférence à cette nouvelle inoculation. Je n'ai point, par légèreté, abandonné la sœur aînée, elle m'a trop bien servi sur ma fille et sur mes petites filles, et même dans ma petite fortune, mais l'amour du bien public a dû me faire préférer la cadette. » Si nous avons cité en entier ce passage un peu long, c'est qu'il montre bien la haute conscience, la probité professionnelle et scientifique de BOUCHER. Depuis cette époque, la vaccination a toujours été pratiquée au Prytanée, et jamais aucun cas de petite vérole n'a été signalé.

En décembre 1772, DUPONT DE LA MOTTE écrit dans son journal : « Le temps humide, la chaleur des poëles, peut être la période de la rougeole donnent beaucoup de glandes et de dartres à nos élèves, le retour du temps des inoculations et les nouveaux arrivés peuvent bien aussi rentrer pour quelque chose dans cette espèce d'épidémie qui revient tous les ans. » Cette remarque est encore valable actuellement, c'est le plus souvent vers la fin du mois de novembre, surtout lorsqu'il fait le temps froid et humide dont nous

avons parlé plus haut, qu'éclatent les épidémies : rougeole, scarlatine, grippe, oreillons. Très souvent aussi ces épidémies n'éclatent qu'après la rentrée des vacances du premier de l'an, apportées par des élèves, contagionnés au cours des vacances, et les précautions prises, visite de dépistage en particulier, n'empêchent pas l'épidémie de se répandre par toute l'Ecole. La morbidité est donc grande à la fin du premier trimestre et au cours du deuxième trimestre, ce qui est d'ailleurs normal.

L'épidémie dont parle DE LA MOTTE semble bien être de la rougeole compliquée de bronchite, et même de la grippe qui n'a pas encore été nommée ainsi. Les élèves, les maîtres et les domestiques, tous en sont atteints. Il est très curieux de voir les administrateurs discuter avec les médecins du traitement à appliquer :

« Monsieur le Principal et les médecins ne sont pas d'accord sur le traitement de la rougeole : ceux-ci ne veulent pas de feu et notre commissaire désapprouve cette méthode. » D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, les administrateurs tiennent les médecins de l'époque en piètre estime : « Il faut bien qu'ils fassent leur métier car la médecine n'est pas science chez ces gens-là », écrit avec dédain DUPONT DE LA MOTTE, qui, toujours malade, n'a jamais pu être soulagé.

Nous ne ferons que citer la rougeole, la scarlatine, les oreillons, la varicelle dont on voit ici chaque année quelques cas, sans pouvoir à proprement parler d'épidémie. Ces maladies sont rares car beaucoup d'élèves les ont eues avant l'âge de 10 ans, âge de leur admission au Prytanée. Tous ces cas sont d'ailleurs sans aucune gravité et n'ont pour inconvénient que le long isolement des malades et la mise en observation de leurs voisins de classe, de dortoir.

Le Baron DU CASSE, dans son livre intitulé le « Panthéon » fléchois, signale qu'en 1829 il y eut à l'Ecole une grave épidémie de diphtérie qui atteignit un grand nombre d'élèves. Il n'y eut qu'une mort, celle de la fille du général commandant l'Ecole. En 1921, un élève nouveau se présentant à la visite d'incorporation fut reconnu comme étant en pleine évolution d'angine diphtérique. Aussitôt isolé, il avait déjà communiqué sa maladie, l'épidémie éclata, il y eut 40 cas de diphtérie et 50 porteurs de germes. Il n'y eut aucune complication et aucun décès à déplorer. Ce fut la dernière épidémie de diphtérie. Il s'en recontre de temps à autre 1 à 2 cas seulement. Actuellement, la moitié environ des élèves sont vaccinés, ce qui diminue de beaucoup les dangers d'épidémie qui disparaîtraient complètement si la vaccination antidiphtérique devenait obligatoire. Elle l'est en cas d'épidémie.

Une épidémie qui frappe fréquemment les élèves du Prytanée est la grippe qui sévit presque annuellement ici sans avoir heureusement toujours la même gravité que certaines années. BOUCHER signale en 1810 une épidémie qui atteignit surtout la ville et très peu les élèves du Prytanée français. Il ne semble pas que l'épidémie d'influenza de l'hiver 1889-1890 ait touché le Prytanée. Nous n'en avons pas trouvé trace. Il n'en fut malheureusement pas de même de la grippe de 1918. Il y eut rapidement 250 malades, dont trois morts par broncho-pneumonie à évolution foudroyante, si caractéristique de cette épidémie. Des dortoirs avaient été transformés en infirmerie et le service sanitaire avait été renforcé.

En 1926-1927, nouvelle épidémie assez sévère : 80 cas, il n'y eut aucune mort à déplorer.

En 1935 et en 1936, la grippe fut assez meurtrière. Le nombre des malades fut en 1935 de 110 avec un mort. En 1936, 187 cas et 3 morts : deux pleurésies purulentes, et un œdème aigu du poumon.

Dès le début des épidémies de grippe, toutes les précautions sont prises : vêtements supplémentaires distribués aux élèves, on donne des boissons chaudes, des gargarismes ; certaines études, des exercices physiques sont supprimés : des causes favorisantes subsistent malheureusement, telles que le léger surpeuplement des classes et des dortoirs. L'hiver humide, caractéristique de l'hiver fléchois, semble plus défavorable qu'un hiver rigoureux mais sec.

Pendant les vacances de Pâques de 1923, un élève rentrant de promenade se présentait à l'infirmierie avec un violent mal de tête, épistaxis abondante, sa température prise aussitôt était de 40° ; à l'examen il présentait tous les signes d'une fièvre typhoïde dont le diagnostic était immédiatement porté.

Simultanément le médecin-chef recevait des lettres de parents signalant que leurs enfants, alors en vacances, étaient atteints de fièvre typhoïde ; des analyses d'eau pratiquée aussitôt montrèrent que l'eau du Prytanée était souillée. Nous avons vu que la cause en était la rupture d'un élément de conduite en grès au voisinage d'une ferme. Les élèves rentrant de vacances furent vaccinés après autorisation des parents soit au « Lipo-vaccin » soit au Bili-vaccin ». L'eau fut javellisée avec un appareil de Mariotte, appareil qui n'a qu'un inconvénient, celui de ne pas permettre le dosage exact du chlore. Malgré tout on enregistra 44 cas de typhoïde à l'infirmierie avec deux morts. Le premier élève atteint avait eu peu de temps aupara-

vant un ictère, et se trouvait dans un état de résistance considérablement amoindrie. Le deuxième élève, candidat à Saint-Cyr, très travailleur, très fatigué à cette époque, se trouvait lui aussi dans des conditions nettement défavorables.

Il y eut également deux décès parmi les élèves soignés dans leur familles.

Parmi les élèves vaccinés au Bili-vaccin, certains tombèrent malades mais ne firent qu'une typhoïde d'allure très bénigne.

Ce fut après cette épidémie que la vaccination anti-typhoparatyphique devint obligatoire, ce qui joint aux précautions déjà citées, rend à peu près impossible le retour d'une telle épidémie. Nous n'avons pas trouvé trace de fièvre typhoïde avant 1924 dans les annales de l'Ecole.

Il n'y eut jamais, au Prytanée, de cas de poliomyélite. Il y eut peut-être des cas isolés de méningite cérébro-spinale, mais on n'a jamais signalé d'épidémie.

Dans un rapport daté de 1833, signé de Monsieur Etoc DEMAZY, pharmacien, et intitulé : « Du choléra morbus et ce qu'on a fait dans le département de la Sarthe pour se préserver de cette maladie. » Nous trouvons le passage suivant : « Les précautions prises à La Flèche contre le choléra furent : 1°... 2° Eloignement des abattoirs, suppression momentanée des travaux pour la fabrication de la colle et du noir animal ; dans la diminution du son pour le glas des funérailles. On aurait allumé des feux de bourrées de pin, mises en réserve pour cet effet, afin de renouveler l'air en établissant des courants. Ce moyen plus propre à agir sur l'esprit de la multitude qu'à prévenir le mal, a été mis en usage au Collège Militaire. » Malgré le

peu d'efficacité des moyens de prophylaxie utilisés, le Prytanée ne fut pas touché par cette épidémie. Dans le même rapport nous trouvons en effet : « A la Flèche on note un cas de mort (une femme) et beaucoup de cholérines, mais aucune n'a été suivie d'accidents fâcheux. » Il semble bien qu'il en a été de même pour le Prytanée lors des épidémies de choléra suivantes.

Pour récapituler ce chapitre, nous dirons que la mortalité au Prytanée, malgré le nombre des élèves, leur âge, les conditions climatiques, défavorables le plus souvent, ne dépasse pas les chiffres normaux. La mortalité est assez rare. Si nous considérons les vingt dernières années, nous voyons qu'elle n'atteint pas une moyenne de un décès par an pour un effectif moyen de 750 à 800 élèves, proportion très favorable. Les maladies ayant entraîné la mort dans ces vingt dernières années sont : la grippe avec complications pulmonaires, la typhoïde, et deux cas de thrombo-phlébite, des sinus compliquant un furoncle de la face et une mastoïdite.

CONCLUSIONS

Il est de tradition de prétendre que le XVII^e et le XVIII^e siècles ignoraient à peu près tout de l'hygiène et de ses règles, aussi bien de l'hygiène personnelle que collective. Au surplus les exemples de cette ignorance ne manquent pas.

Il nous a paru intéressant d'opposer à cette thèse les preuves du souci apporté en la matière par ceux qui dirigèrent le Collège Henri IV, l'Ecole Royale Militaire, le Collège des doctrinaires.

C'est ainsi que nous trouvons :

Dès la création du Collège (1604), une organisation sanitaire parfaitement comprise, avec isolement des malades contagieux, séparation de l'infirmerie ordinaire d'avec les autres bâtiments habités par les élèves.

Dans le règlement intérieur du Collège (1605), l'obligation d'une surveillance fort stricte de la propreté corporelle des élèves.

La construction d'un important service d'eau (1770), avec tous les bienfaits d'une telle installation.

L'organisation rationnelle, assez hardie sans doute pour l'époque (1769), de l'inoculation systématique contre la variole pour tous les élèves qui n'en ont pas été atteints, vraie ancêtre de notre vaccination jennérienne obligatoire.

Le très grand développement de l'éducation physique qui comprenait la gymnastique, l'escrime, la natation.

Ces réalisations ne montrent-elles pas que ceux qui étaient chargés de l'administration de l'Ecole de La Flèche et qui ont pris l'initiative de ces créations, avaient un sens aigu et très net de l'hygiène, et nous pouvons admettre qu'ils furent des novateurs et que l'Ecole, à cette époque, se trouvait être à la tête du progrès.

Aujourd'hui le Prytanée ne le cède en rien aux différentes Ecoles qu'il a remplacées, et peut être cité comme modèle d'hygiène scolaire.

L'organisation du service de santé y est très complète, la prophylaxie est assurée par les moyens les plus modernes, d'une part :

Vaccination jennérienne,

Vaccination antityphoparatyphique obligatoire,

Vaccination antidiphthérique facultative, qui deviendra peut-être obligatoire, avec la vaccination antitétanique ;

2) d'autre part, grâce à une surveillance étroite et constante des élèves par :

La visite d'incorporation qui sert à établir le bilan de l'état physique des élèves à leur entrée à l'école, et dont les résultats sont consignés dans le registre d'incorporation qui, complété en cours d'année, forme ainsi un livret de santé ;

Les visites trimestrielles ;

Les visites de dépistages à chaque rentrée de vacances ;

La radioscopie systématique de tous les élèves à la rentrée d'octobre, facultative pour tout le personnel de l'Ecole ;

La surveillance systématique des eaux de consommation, de l'alimentation, des locaux scolaires.

Enfin, la grande place donnée à l'éducation physique montre que l'Ecole d'aujourd'hui, comme celles d'hier, conserve le souci de former une jeunesse saine et forte, parfaitement apte aux carrières auxquelles elle est plus particulièrement destinée.

Vu :

LE DOYEN,
ROUSSY.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- CLÈRE (J.). — Histoire de l'Ecole de La Flèche, depuis sa fondation par Henri IV jusqu'à sa réorganisation en Prytanée Militaires, La Flèche, 1853.
- MONTZEY (DE). — Histoire de La Flèche et de ses seigneurs, Paris, Le Mans, 1878.
- Institutions d'éducation militaire, Paris, 1866.
- MARCHAND DE BURBURE. — Essais historiques sur la Ville et le Collège de La Flèche, Angers, An XI, 1803.
- PÈRE DE ROCHEMONTEIX. — Un Collège de jésuites au XVII^e et XVIII^e siècles : Le Collège Henri IV de La Flèche. Le Mans 1889.
- Archives municipales de La Flèche.* — Registres de délibérations du conseil municipal.
- Archives départementales de la Sarthe.* — T. 54, 1.
- BOUCHER. — Mémorial, manuscrit.
- Ephémérides fléchoises, manuscrit.
- DUPONT DE LA MOTTE. — Journal manuscrit de 1771 à 1776.
- CANDE (Docteur). — *Annales fléchoises*, n^{os} 66, 67, 68, La Flèche, Paris, 1912.
- CORDONNIER. — La révolution dans le Maine, n^o 7, Le Mans, 1926.
- DELAUNAY (Docteur). — Vieux médecins sarthois, Paris, 1906.
- REINHARD. — Le département de la Sarthe sous le régime directorial, Saint-Brieuc, 1936.
- CALENDINI (P.)-CALENDINI (L.)-BUQUIN (D^r R.). — La Flèche et ses environs, La Flèche, 1908.
- DEMAZY (Etoc). — Du choléra morbus et ce qu'on a fait dans le département de la Sarthe pour se préserver de cette maladie, Le Mans, 1833.

IMPRIMERIE SPECIALE
DE
MM. VIGOT Frères



